

BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES MISSIONS CATHOLIQUES

LAMPES CHRÉTIENNES

DE CARTHAGE

PAR LE R. P. DELATTRE

MISSIONNAIRE D'ALGER



LYON

IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND

DÉPOT A. PARIS CHEZ CHALLAMEL AINÉ

5, Rue Jacob et rue Furstenberg, 2

1880

LAMPES CHRÉTIENNES

DE CARTHAGE

392 68673
4° Ae 393
BIBLIOTHÈQUE ILLUSTRÉE DES MISSIONS CATHOLIQUES

LAMPES CHRÉTIENNES

DE CARTHAGE

PAR LE R. P. DELATTRE

MISSIONNAIRE D'ALGER



LYON

IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND

3, Rue Stella, 3

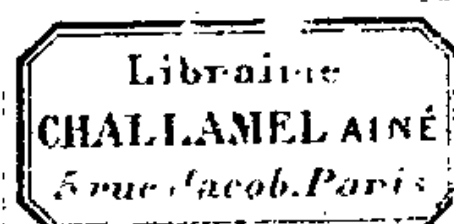


TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

I. Le poisson

II. Le lion et le tigre

III. Le cerf

IV. Le cheval

V. Le lièvre

VI. L'agneau

VII. L'agneau et la feuille de vigne

VIII. Le cèdre

IX. Le palmier

X. La colombe

XI. Le coq

XII. Le paon

XIII. Le phénix

XIV. L'aigle

XV. Le chandelier mosaïque

XVI. Le vase

XVII. Le monogramme du Christ

XVIII. Le monogramme cruciforme

XIX. Autre monogramme cruciforme

XX. Autre monogramme

XXI. La croix latine

XXII. La croix accostée de l' [...] et de l' [...]

XXIII. Daniel dans la fosse aux lions

XXIV. Notre-Seigneur Jésus-Christ

Conclusion

INTRODUCTION

Les peuples ont de tout temps travaillé et cuit la terre sous différentes formes pour les usages particuliers de la vie. C'est dans l'Asie que se remarquent d'abord les progrès de l'art du potier. L'Egypte, elle aussi, dès la plus haute antiquité, envoyait au loin les produits de son industrie, et les Hébreux ne tardèrent pas à imiter en cela le pays des Pharaons.

De l'Orient, l'art céramique passa en Occident. La Grèce, avant d'être célèbre par ses sculptures et son architecture, le fut par ses belles poteries. L'Italie lui emprunta ses procédés de fabrication, comme elle devait plus tard lui demander ses artistes illustres, et l'Etrurie surtout se fit remarquer alors par le fini de ses chefs-d'œuvre en ce genre.

Carthage, dès son origine, s'appliqua à façonner des vases, dont les formes sans doute indiquent l'enfance de l'art,

mais, si la pâte est grossière, si le vernis ne la recouvre pas, on y reconnaît du moins l'usage du tour. Nous en avons retrouvé plus de trente de formes variées, de grandeurs diverses, dans des tombeaux carthaginois découverts sur Byrsa, et sur la colline dite de Junon, à une profondeur moyenne de 7 à 8 mètres au-dessous du sol. Parmi ces poteries primitives, j'ai remarqué plusieurs lampes de cette époque reculée. Elles se composent simplement d'une assiette recourbée sur trois côtés, de façon à former deux espèces de bec.

La métropole de l'Afrique, la ville du commerce maritime, ne se contenta pas longtemps de ses propres produits. Elle en demanda à l'Egypte, et nous avons découvert dans nos fouilles des figurines, des vases à parfums, des amulettes et des scarabées de provenance tout-à-fait égyptienne. Rhodes envoya aussi à Carthage ses amphores ; nous en avons collectionné plusieurs. L'oreille, ou l'anse de trois d'entre elles, porte même une marque céramique. Nos recherches nous ont également donné quelques vases étrusques.

Quand la rivale de Rome fut tombée au pouvoir de ses vainqueurs, cette importation des poteries dut continuer sur la côte d'Afrique et spécialement dans la nouvelle colonie romaine. On voit, en effet, dans les musées d'Italie et de France, nombre de lampes païennes parfaitement semblables à celles que nous rencontrons chaque jour dans les ruines de Carthage. Il en est de même des lampes chré-

tiennes. Tel modèle, trouvé ici, est identique à tel autre découvert à Rome ou ailleurs.

Sans entrer dans le détail des différentes manières de fabriquer la poterie, je dirai que le genre de lampes dont je vais parler, se façonnait dans un double moule, l'un pour la partie supérieure, l'autre pour la partie inférieure. Le dessus et le dessous une fois moulés étaient ensuite réunis. Les trous, nécessités pour verser l'huile que devait contenir la lampe, étaient pratiqués en dernier lieu, avant la cuisson. Le musée chrétien du Louvre et le musée archéologique de Marseille possèdent des moules en terre cuite de lampes romaines.

Parmi les poteries romaines de Carthage, les unes sont recouvertes d'un vernis noir très brillant, les autres d'un vernis orange, également beau et bien conservé. Quant à nos lampes, le plus souvent elles ne sont point vernissées.

Les lampes païennes sont quelquefois en terre grise, mais les nôtres sont toutes en terre rouge ou jaunâtre. Dans les premières, la forme est plus ouvragée et la terre souvent plus fine; dans la lampe chrétienne, la forme est plus simple, et parfois le travail est moins soigné, mais le symbole qu'elle porte est toujours bien accentué.

L'usage des lampes était universel, soit chez les païens, soit chez les chrétiens. Elles éclairaient les demeures. On avait coutume, dit M. de Rossi, de les placer sur des can-

délabres ou autres supports de métal ou de bois *. De petites niches, pratiquées dans l'épaisseur des murs à l'intérieur des maisons, avaient aussi cette destination. On en déposait encore dans les tombeaux païens, et même dans les sépultures chrétiennes.

Dans ses fouilles sur Byrsa, M. Beulé dit avoir trouvé deux lampes, l'une païenne, l'autre chrétienne, renfermant chacune une pièce de monnaie. Le savant archéologue s'empresse d'en tirer cette conclusion : « C'était donc un usage à Carthage d'introduire l'obole de Charon dans la lampe funéraire, et cet usage ne fut point détruit par le christianisme **. » Je dois avouer que, de toutes les lampes que j'ai rencontrées moi-même, je n'en ai vu aucune accompagnée d'une pièce de monnaie.

Consacrées aux sépultures et aux usages domestiques, elles devaient encore servir sans doute dans les réjouissances publiques. Tant que l'Eglise fut persécutée, les chrétiens s'abstinrent, il est vrai, d'illuminer l'extérieur de leurs demeures, parce que cette coutume avait une signification idolâtrique. Tertullien recommandait, en effet, aux fidèles de Carthage de ne pas décorer leurs maisons de lauriers et de ne pas faire d'illuminations. *Die læto non laureis postes obumbramus, nec lucernis diem infrangimus.* (Apol. xxxv.) Mais quand brillèrent les jours du

* Voir le *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, par l'abbé Martigny.

** *Fouilles à Carthage*, page 47.

triomphe, l'Eglise, dans les solennités du culte, se plut à parer de lampes l'intérieur de ses temples. Eusèbe nous a conservé le souvenir des illuminations splendides qu'ordonnait Constantin pendant la nuit de Pâques, et les chrétiens aimaient alors, en signe de joie, à orner leurs habitations de nombreuses lumières*.

Ces usages des premiers fidèles expliquent le grand nombre de lampes chrétiennes que l'on a retrouvées et que l'on retrouve chaque jour en Italie, dans les Gaules et en Afrique.

Les païens représentaient sur leurs lampes leurs divinités, des scènes mythologiques ou d'autres signes symboliques. Ainsi le cheval personnifiait Carthage, et nous le rencontrons sur une lampe païenne, tel qu'il est sur les monnaies de la cité punique.

Les chrétiens des premiers siècles substituèrent aux figures païennes les emblèmes de leur foi. Des symboles gravés sur des anneaux, ou sur des objets d'un usage journalier, comme sont les lampes, leur servirent de *tessères* pour se reconnaître entre eux. Chaque figure avait sa signification, que les fidèles seuls, initiés au secret, pouvaient comprendre. Aussi est-ce dans les lieux où les chrétiens tenaient leurs assemblées, comme dans les catacombes de Rome, que l'on retrouve tous les emblèmes en honneur dans les premiers siècles de l'Eglise.

* *Dictionnaire des antiquités chrétiennes.*

Nous remarquons les mêmes signes allégoriques sur nos lampes chrétiennes de Carthage. En voici la liste : le *Poisson*, l'*Aigle*, le *Phénix*, le *Coq*, le *Paon*, la *Colombe*, le *Lion*, le *Tigre*, le *Lièvre*, le *Cerf*, le *Cheval* accompagné de la palme, l'*Agneau* et la feuille de *Vigne*, le *Cèdre*, le *Palmier*, le *Vase* et le *Chandelier* mosaïque.

Quelques-uns de ces symboles sont exprimés dans ces vers attribués d'abord à saint Damase qui vivait au iv^e siècle, mais que la critique croit antérieurs à cette époque :

Spes, via, vita, salus, ratio, sapientia, lumen,
Judex, porta, gigas, rex, gemma, propheta, sacerdos,
Messias, Zeboot, Rabbi, sponsus, mediator,
Virga, columna, manus, petra, filius Emmanuelque,
Vinea, pastor, ovis, pax, radix, vitis, oliva,
Fons, paries, agnus, vitulus, leo, propitiator,
Verbum, honor, rete, lapis, domus, omnis Christus Jesus.

(*Man. de l'art chrétien*, p. 164).

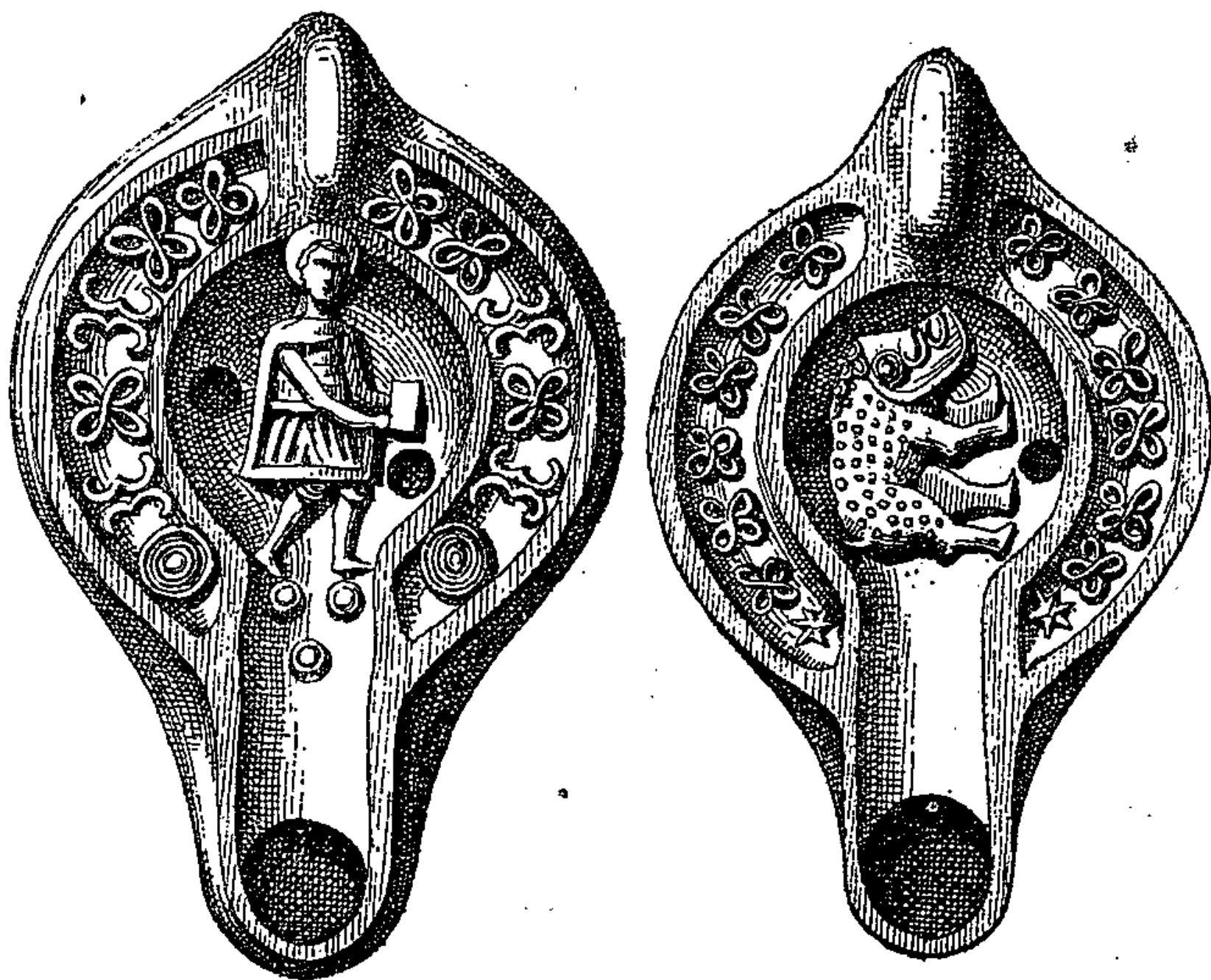
Avec le triomphe de l'Eglise sous Constantin, s'ouvre une nouvelle phase de signes emblématiques. Le monogramme du Christ apparaît sur les monuments et se transforme graduellement pour faire place à la croix pure et simple. Enfin les chrétiens représentent Notre-Seigneur lui-même, la tête entourée du nimbe, foulant le démon sous ses pieds et le perçant de la croix.

Les lampes de Carthage, qui nous ont conservé ces symboles, feront le sujet de cette modeste étude *.

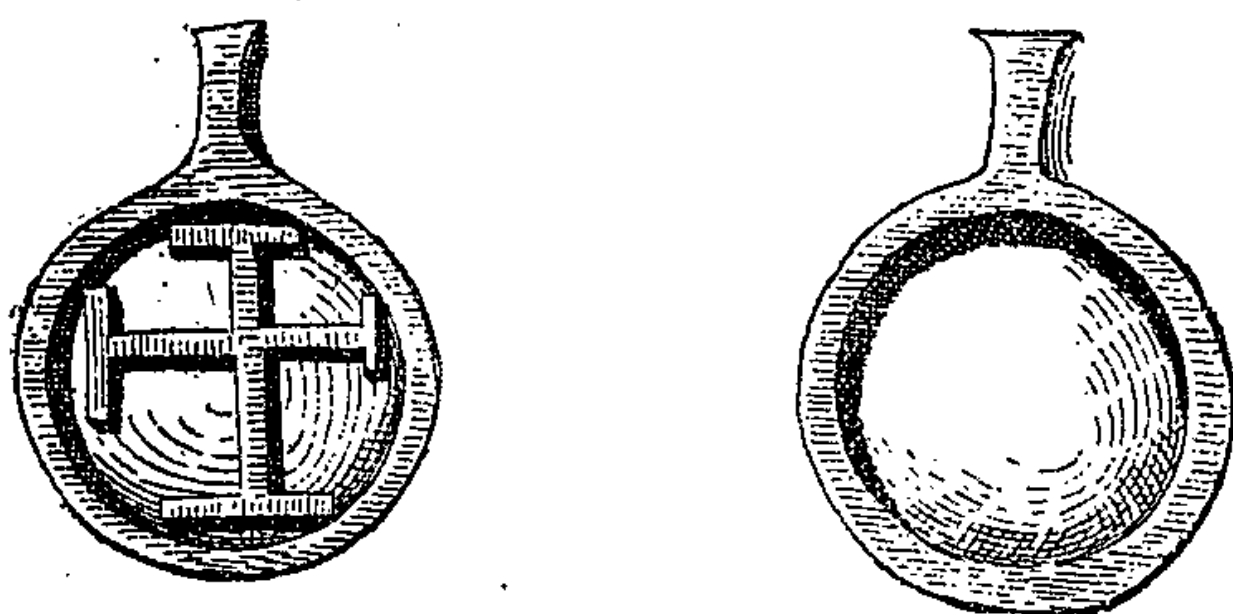
Toutes proviennent des ruines de cette antique cité et la plupart ont été recueillies dans les fouilles ordonnées par Mgr Lavigerie sur l'antique Byrsa, ou acropole de la ville, et sur la colline voisine, dite de Junon. C'est là, en effet, que les savants ont fixé l'emplacement du célèbre temple d'Astarté, la Junon céleste des Romains, L'histoire rapporte que ce temple païen fut converti en église, l'an 319. Quelques-unes de nos lampes n'auraient-elles pas servi à rehausser la pompe des cérémonies religieuses dans ce sanctuaire de Carthage ?

Quoi qu'il en soit, elles sont un témoignage authentique de la foi qui animait les premiers fidèles dans la ville des Cyprien, des Augustin et des Monique.

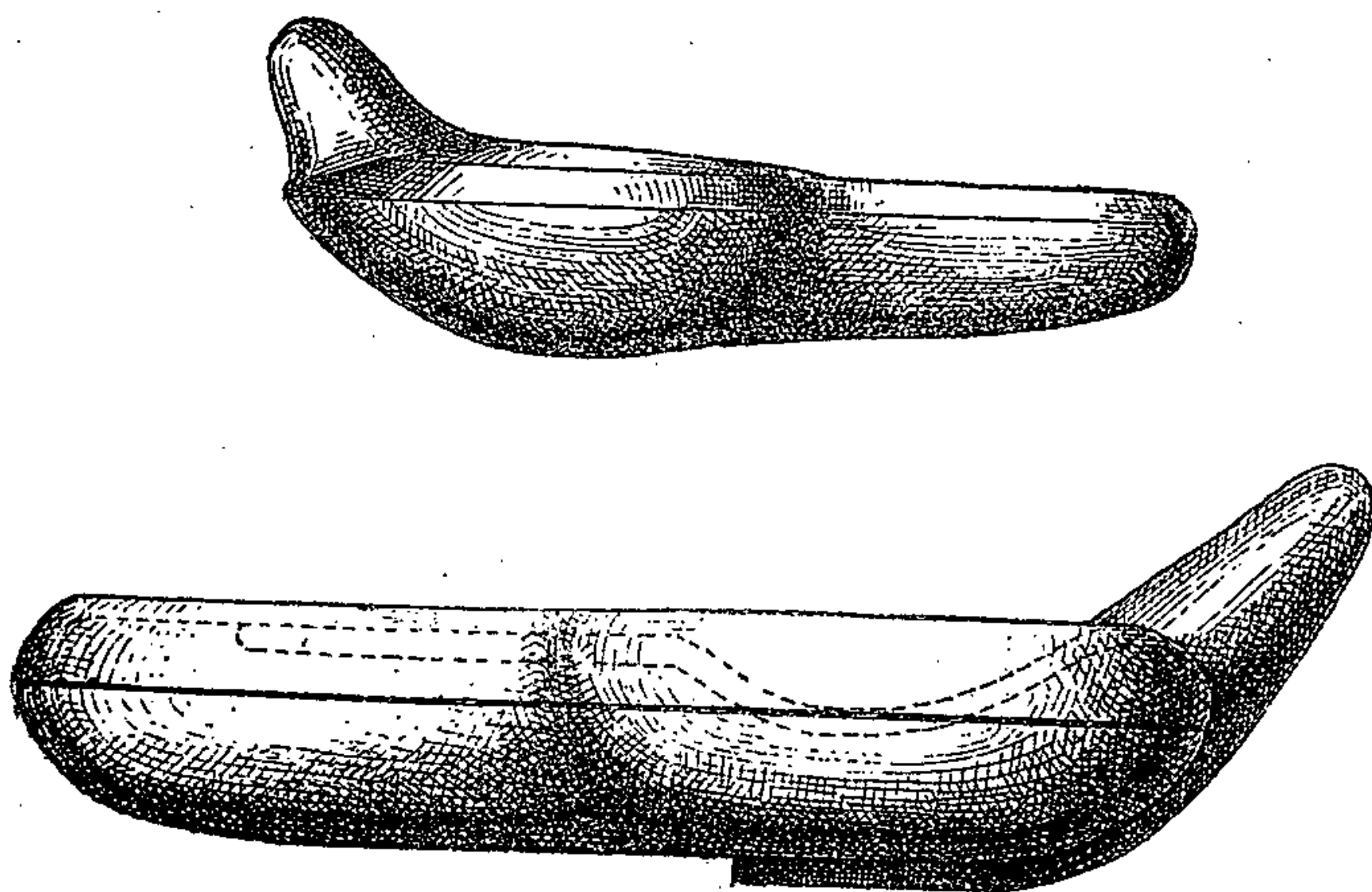
* Les gravures de cet opuscule ont été exécutées d'après des dessins de M. Ph. Caillat, ingénieur au service du bey de Tunis.



Dessus



Dessous



Faces

Lampes de Carthage de l'époque chrétienne.

LAMPES

CHRÉTIENNES

DE CARTHAGE

I.

LE POISSON

Plusieurs de nos lampes de Carthage offrent ce symbole comme sujet principal de leur ornementation. On sait que le *Poisson* est un des plus anciens emblèmes de l'Eglise. Il signifie tantôt Notre-Seigneur, tantôt le fidèle.

Saint Augustin dit dans sa *Cité de Dieu* : Des cinq mots grecs ΙΗΣΟΥΣ ΧΡΙΣΤΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΣ ΣΩΤΗΡ (qui signifient Jésus-Christ fils de Dieu, Sauveur), si vous réunissez les premières lettres, vous aurez ΙΧΘΥΣ, Poisson, mot qui désigne mystiquement le nom du Christ.

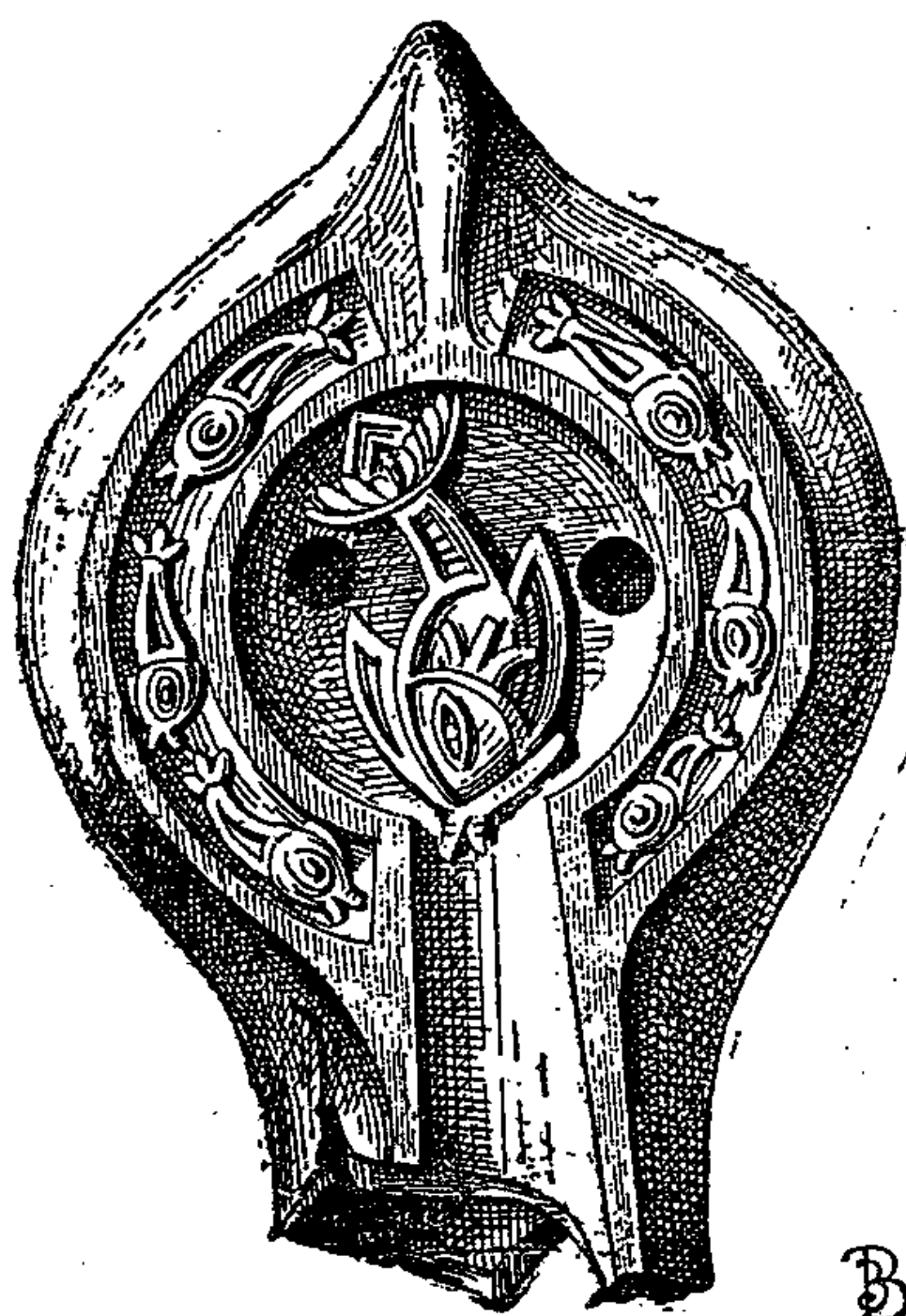
Cette interprétation est aussi donnée par saint Optat, évêque de Milève (lib. 3, adv. Parm.). Il en est de même des lettres INRI que quelques fidèles voient sur le crucifix sans en comprendre la signification. Ce sont les

initiales de ces mots : *Jesus, Nazareus, Rex Judeorum* (Jésus de Nazareth, roi des Juifs) que Pilate écrivit sur le titre de la croix du Sauveur (Jean XIX, 19).

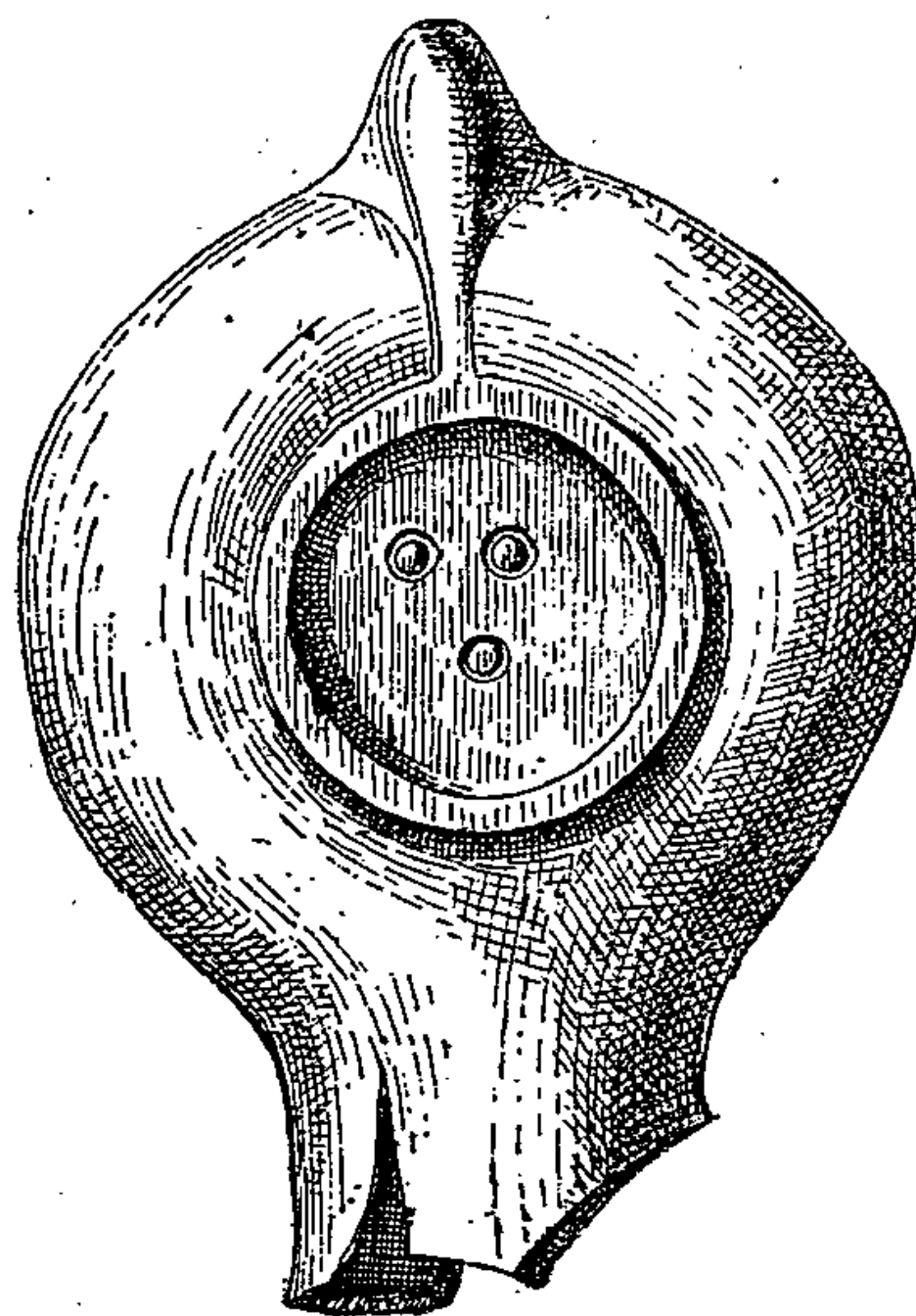
Cette espèce d'acrostiche $\text{IX}\Theta\text{YC}$ symbolisait l'Eucharistie. « Rien n'étant plus mystérieux et plus surhumain, dit Dom Guéranger, que cette nutrition que le Christ avait annoncée lorsqu'il disait : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage, » la représentation d'un tel mystère sur les peintures chrétiennes devait être l'arcane par excellence. Dès l'origine, les fidèles pour l'exprimer eurent recours à l'anagramme $\text{IX}\Theta\text{YC}$ qui renfermait tout et ne trahissait rien aux yeux des profanes. Cette anagramme, composée de chacune des premières lettres d'une formule exprimant le dogme de la foi, donnait un mot significatif en rapport avec le mystère et représentait les figures bibliques qui l'avaient annoncé *.

Mais le Poisson, tel qu'on le rencontre si fréquemment sur les monuments des premiers siècles, comme sur nos lampes, ne signifie pas toujours le Christ, souvent c'est le fidèle qu'il exprime. Qu'est en effet le fidèle, dit l'abbé de Solesmes, sinon un poisson ? Le Christ n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « Je vous ferai pêcheurs d'hommes ? » Et saint Ambroise ne dit-il pas : *Pisces enim sunt qui hanc enavigant vitam* (Dom. III post Pent.) ? Tertullien, de son côté, par comparaison avec Notre-Seigneur qui est le grand et

* *Sainte Cécile et la société romaine*, page 231.

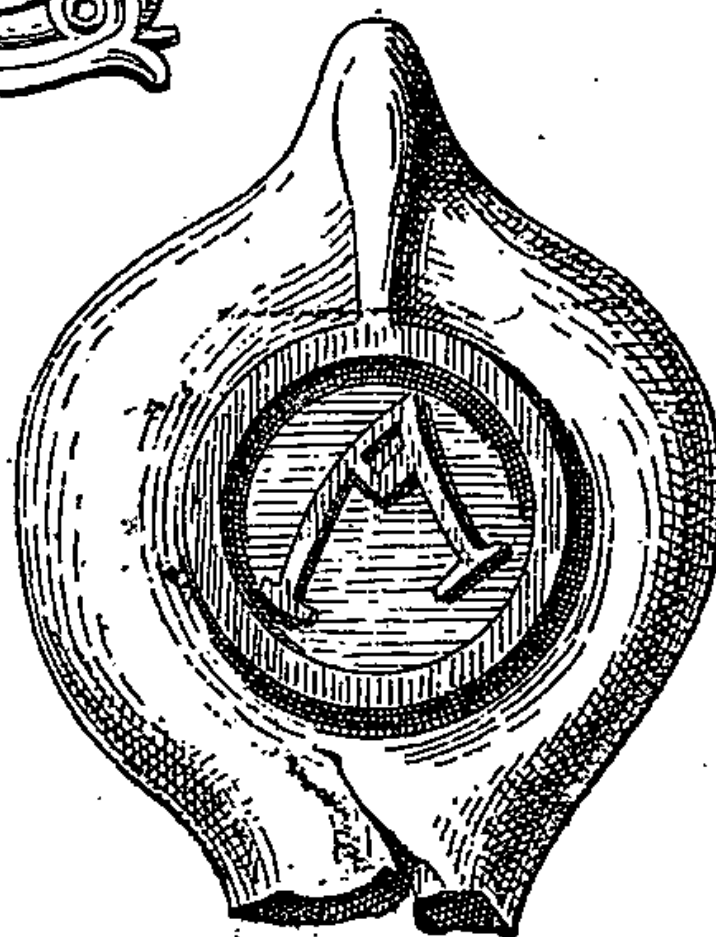
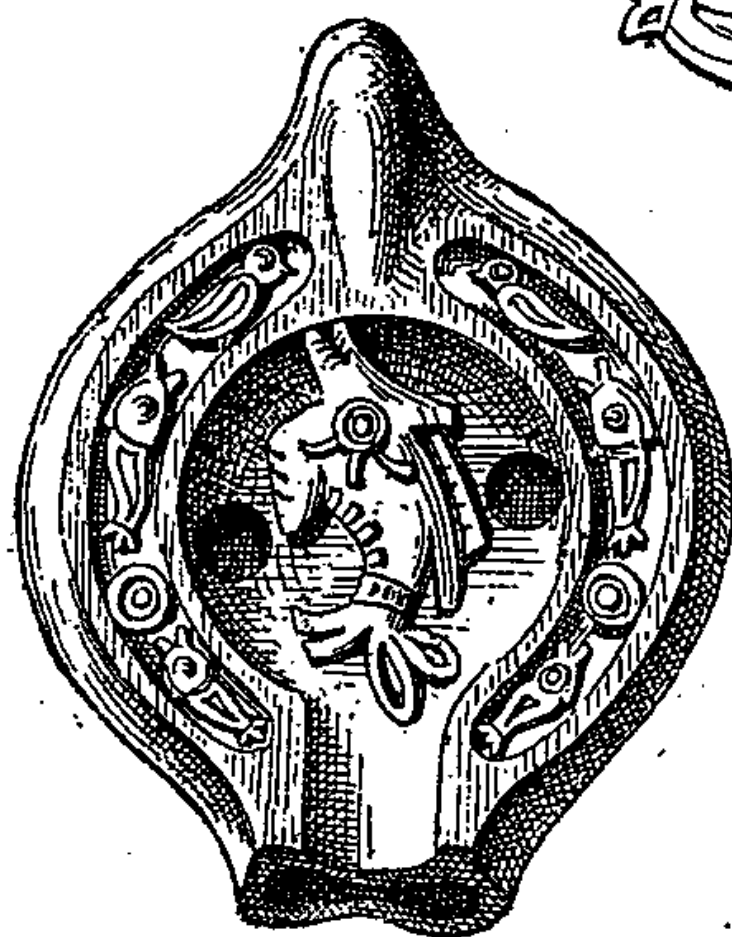


B



details

décoration



sublime ΙΧΘΥC, désigne les chrétiens sous le gracieux diminutif de « *petits poissons*. » *Nos pisciculi secundum ιχθυον nostrum Jesum Christum* *.

Cette pensée est exactement exprimée sur deux de nos lampes de Carthage.

Sur la première, le *Poisson*, symbole du Christ, est représenté au milieu d'un disque composé de *pisciculi* **. Sur l'autre, deux colombes viennent s'unir aux petits poissons pour former autour du divin Poisson, une espèce de couronne. La signification des colombes dans cette disposition ne laisse aucun doute; elle est la même que celle des *pisciculi*.

Sur une autre de nos lampes de Carthage dont nous parlerons plus tard, les *pisciculi* de Tertullien accompagnent le cerf à la course, et là encore, les deux emblèmes réunis ont le même sens. Ils représentent les âmes fidèles qui vont s'abreuver à la source des grâces. Les chrétiens sont encore symbolisés ailleurs par deux petits poissons placés à droite et à gauche du monogramme du Christ.

Le Poisson, avec sa signification anagrammatique, devint ainsi un signe mystérieux, un signe qui servait aux premiers fidèles à se reconnaître sans s'exposer aux interprétations ridicules ou impies des païens ***. Les symboles, figurés

* De Baptismo : lib. adversus Quintillam.

** L'une des lampes porte au-dessous trois points disposés en triangle, symbole de la Trinité (voir la gravure).

*** *Manuel de l'art chrétien*, page 163.

sur nos lampes et sur d'autres monuments de la primitive Eglise, sont donc comme un catéchisme en images qui nous révèle les croyances de nos ancêtres dans la foi.

A Carthage, le poisson est plus fréquemment reproduit sur les lampes que sur les autres monuments de la même époque. Cette particularité ne signifie-t-elle pas que Jésus-Christ est venu apporter au monde par son incarnation la véritable lumière, d'après ces paroles qu'il a prononcées lui-même : *Ego sum lux mundi... Ignem veni mittere in terram..?*

Sur le disque d'une de nos lampes, on remarque encore l'image du *dauphin*. « Le dauphin, dit M. de Caumont, est souvent représenté sur les tombeaux, parce que ce poisson est réputé l'ami de l'homme et que le corps de saint Lucien fut retiré des ondes et porté au lieu de sa sépulture par un dauphin. »

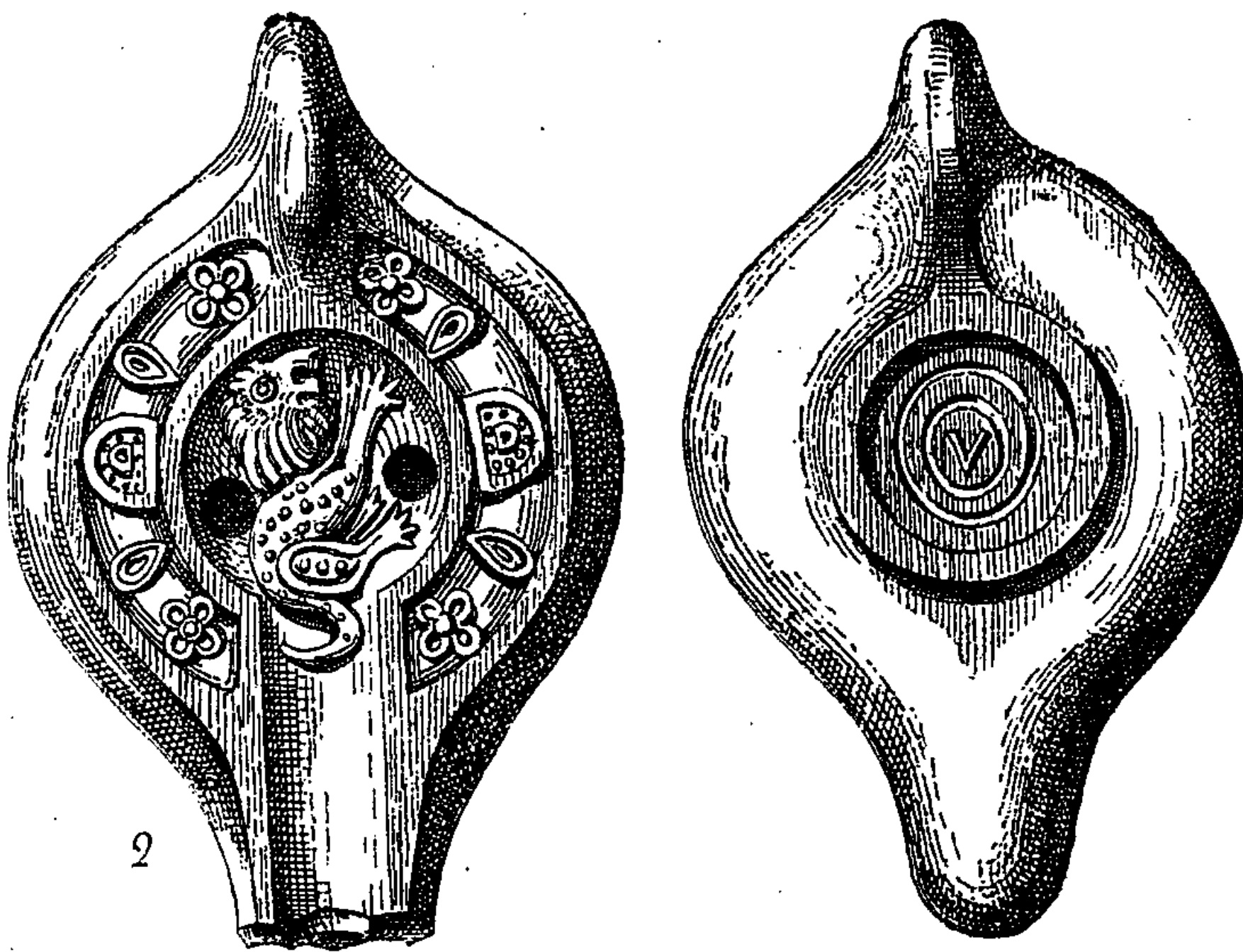
Je terminerai cette première étude par ces paroles que Pie IX adressait, en 1873, à la Fédération Pie : « Soyons pleins de cette foi qui ne chancelle jamais et qui trouve un si juste symbole dans le Poisson ; car, de même que le poisson se tient ferme au milieu des eaux agitées de la mer orageuse, ainsi la foi vraie et forte ne se laisse abattre par aucune contrariété, par aucune persécution. * »

* *Enseignements et conseils du Saint-Père Pie IX*, page 32.

II.

LE LION ET LE TIGRE

Le roi des animaux est représenté sur le disque de plusieurs de nos lampes.

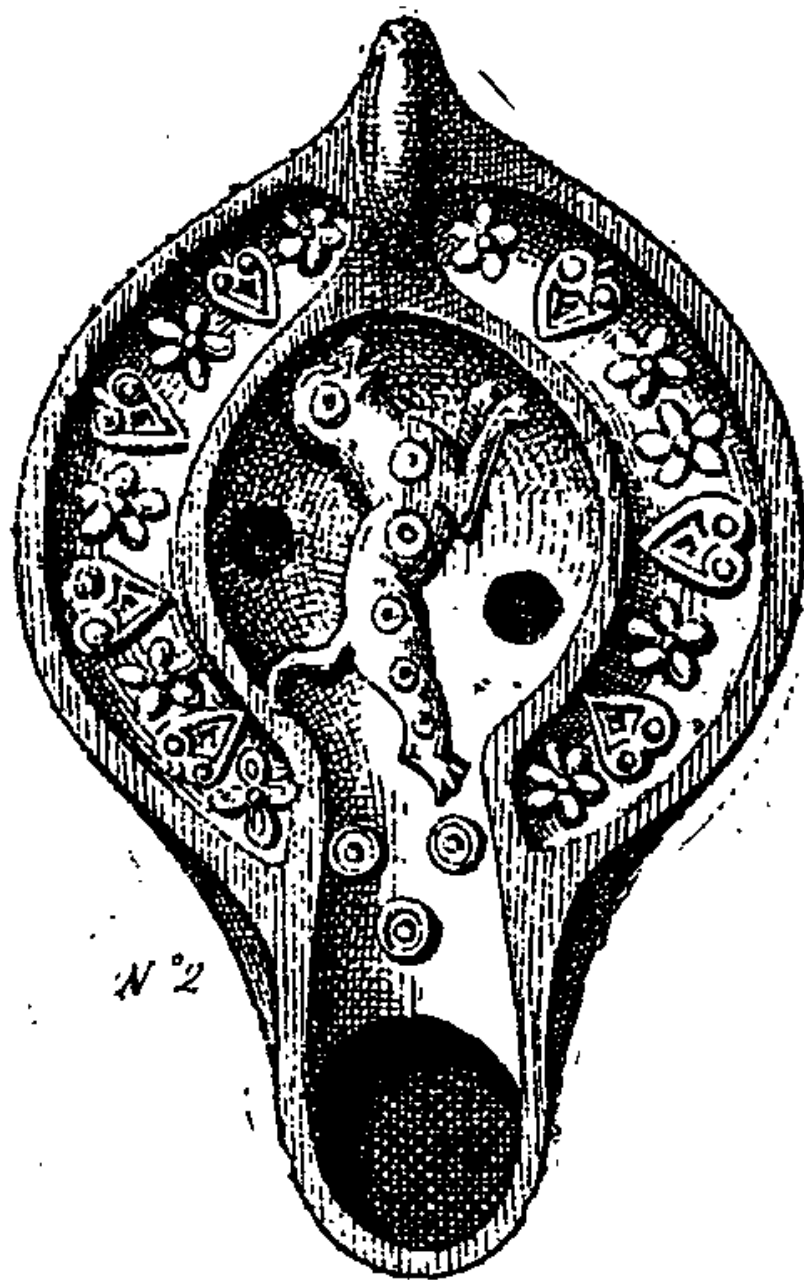


Dans l'Apocalypse, Jésus-Christ est appelé le lion de la tribu de Juda, *Vicit leo de tribu Juda*. Il est lion en effet, dit l'auteur du *Manuel de l'art chrétien*,* lion par sa

* Page 163.

royauté, par son indomptable courage et par sa résurrection glorieuse. Aussi le christianisme l'a-t-il fréquemment figuré ainsi dans ses monuments primitifs.

Le lion sert souvent de base aux chandeliers, surtout à ceux qui portent le cierge pascal. Réunis ensemble, les lions ont une signification plus générale. Ils symbolisent les fidèles doués de la force divine qu'ils puisent dans le sacrement



de l'Eucharistie. C'est la pensée de saint Jean Chrysostome : « Sortons du banquet sacré, semblables à des lions respirant la flamme et devenus terribles au démon. »

Saint Charles Borromée, dans le quatrième Concile provincial présidé par lui, prescrit d'orner les portes des églises de figures de lions pour indiquer la vigilance des pon-

tifes et inspirer du respect et de la crainte aux fidèles *.

Il n'est donc pas étonnant de rencontrer ce symbole sur plusieurs de nos lampes, comme on le trouve sur les monuments des premiers siècles de l'Eglise.

Parmi les animaux symboliques dont la représentation était usitée dans les premiers temps du christianisme, l'abbé Martigny cite le *tigre* à côté du lion. Nous retrouvons aussi cet animal figuré sur une de nos lampes chrétiennes de Carthage (voir la gravure page précédente).

* *Dictionnaire des antiquités chrétiennes.*

III.

LE CERF

Dans l'antiquité, le cerf passait pour avoir le don de l'immortalité. « *Ipse ætatis suæ arbiter*, dit Tertullien. On croyait en effet que le cerf, atteint de maladie ou de vieillesse, avait la faculté de recouvrer la santé et la jeunesse, en se nourrissant de serpents. Au temps de Tertullien, ce préjugé était encore répandu en Afrique*, et les chrétiens de Carthage durent en faire pour cette raison un symbole d'immortalité.

Selon Mamachi, le cerf serait l'image du chrétien, à qui il était permis de fuir la persécution, contrairement à ce qu'enseignaient quelques hérétiques et Tertullien lui-même** lorsqu'il embrassa l'erreur des Montanistes.

Mais, ordinairement, le cerf fut l'emblème du catéchumène. Instruit en effet des merveilles opérées par l'élément de l'eau, il devait aspirer ardemment à la fontaine sacrée où il allait perdre toutes ses souillures et, pour peindre son ardent désir, emprunter les paroles de David, psaume XLI : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.*» Comme le

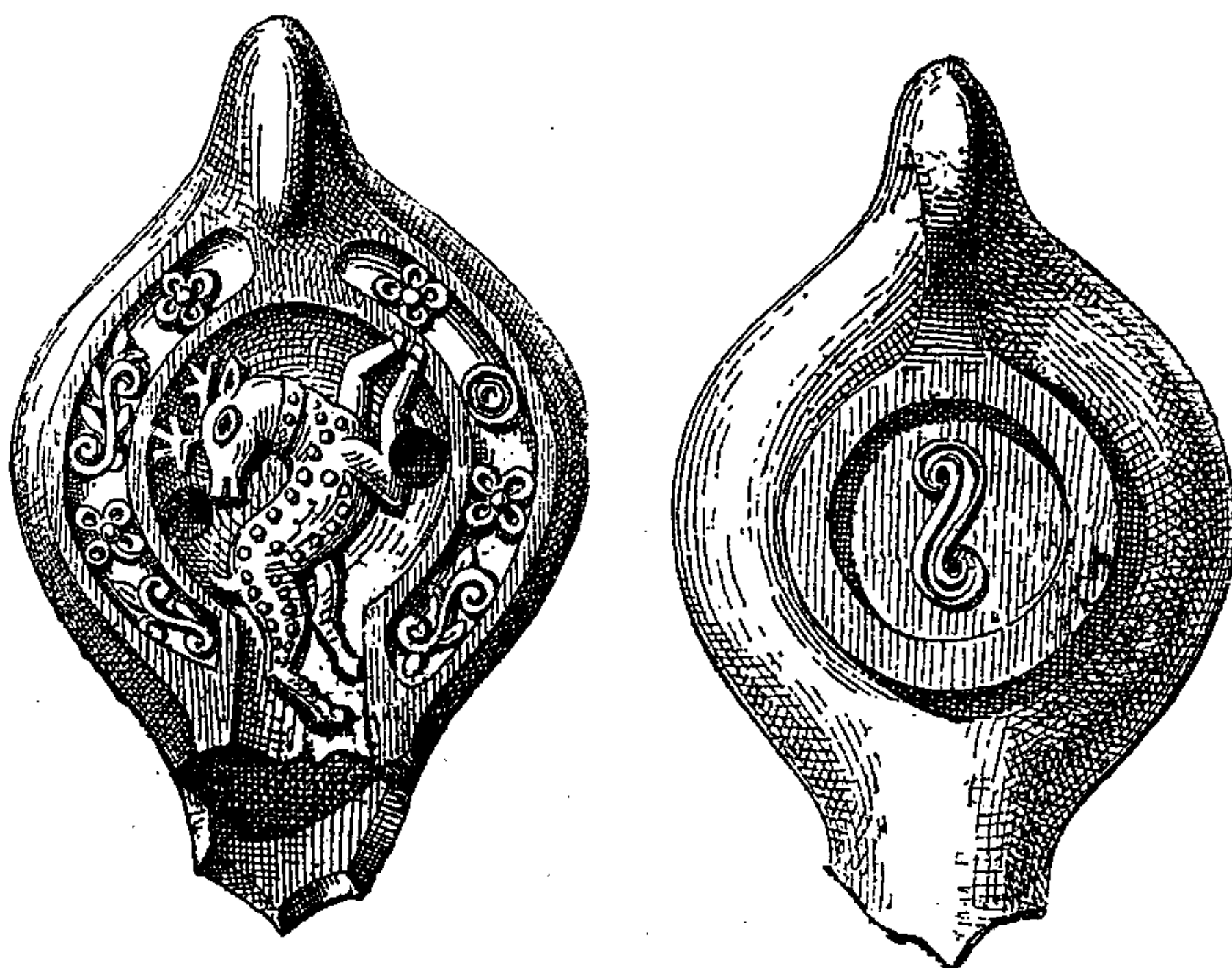
* *De Pallio.*

** *De coronâ.* T. II, cap. I, num. 8.

cerf altéré désire l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire vers vous, ô mon Dieu.»

De là, dit dom Guéranger, les représentations de l'âme haletante au baptême, sous la forme d'un jeune cerf.*

Nous avons rencontré ce symbole sur une lampe trouvée

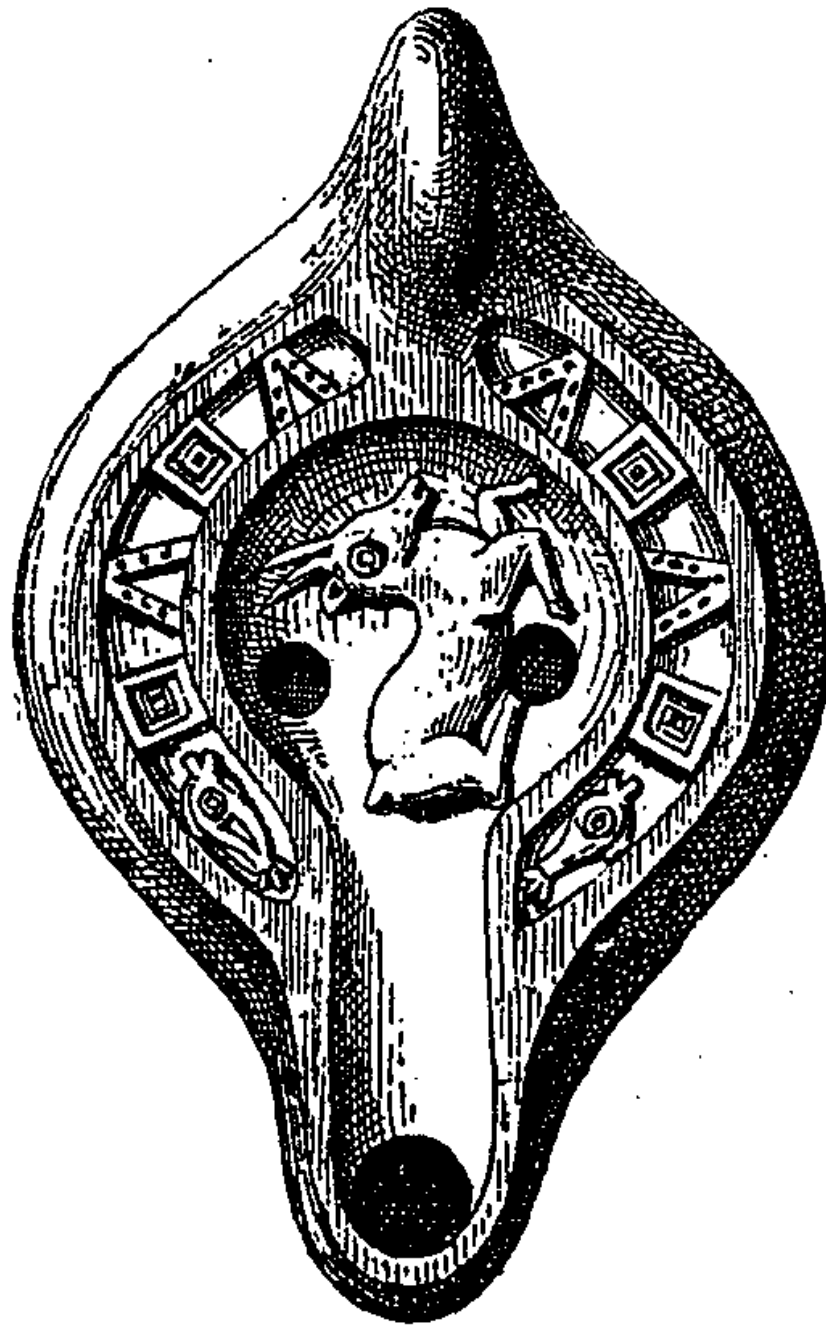


à Oudena (l'ancienne Uthina) et sur plusieurs autres découvertes à Carthage. Sur une de ces dernières, le cerf est figuré précipitant sa course, et accosté de deux «*pisciculi*»; j'en ai déjà expliqué le sens.

Le cerf symbolise aussi l'âme chrétienne qui soupire

* *Sainte Cécile et la société romaine.*

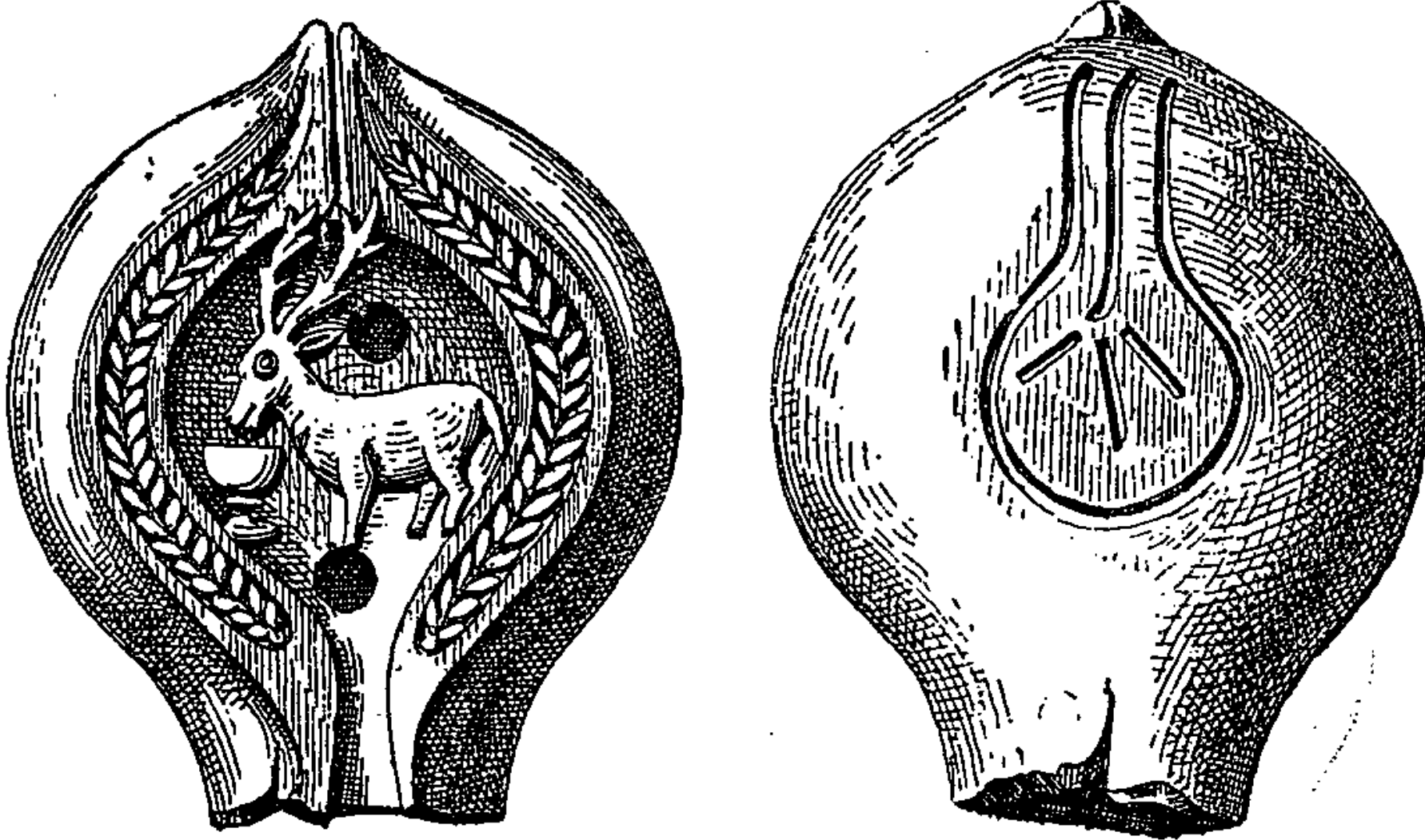
après la possession de son Dieu dans la sainte Eucharistie, cette source vivifiante de foi spirituelle. C'est ce qu'exprime le cerf se désaltérant dans un vase ou calice, tel que nous le voyons sur une de nos lampes, p. 11. Il est impossible



de ne pas reconnaître dans ce sujet un emblème eucharistique.

Sur une lampe trouvée le 18 janvier 1880, le cerf est à la course, au milieu d'un disque formé de lièvres dans la même attitude. Ici les deux symboles se confirment. Le cerf et le lièvre, à cause de leur timidité et de leur agilité, si-

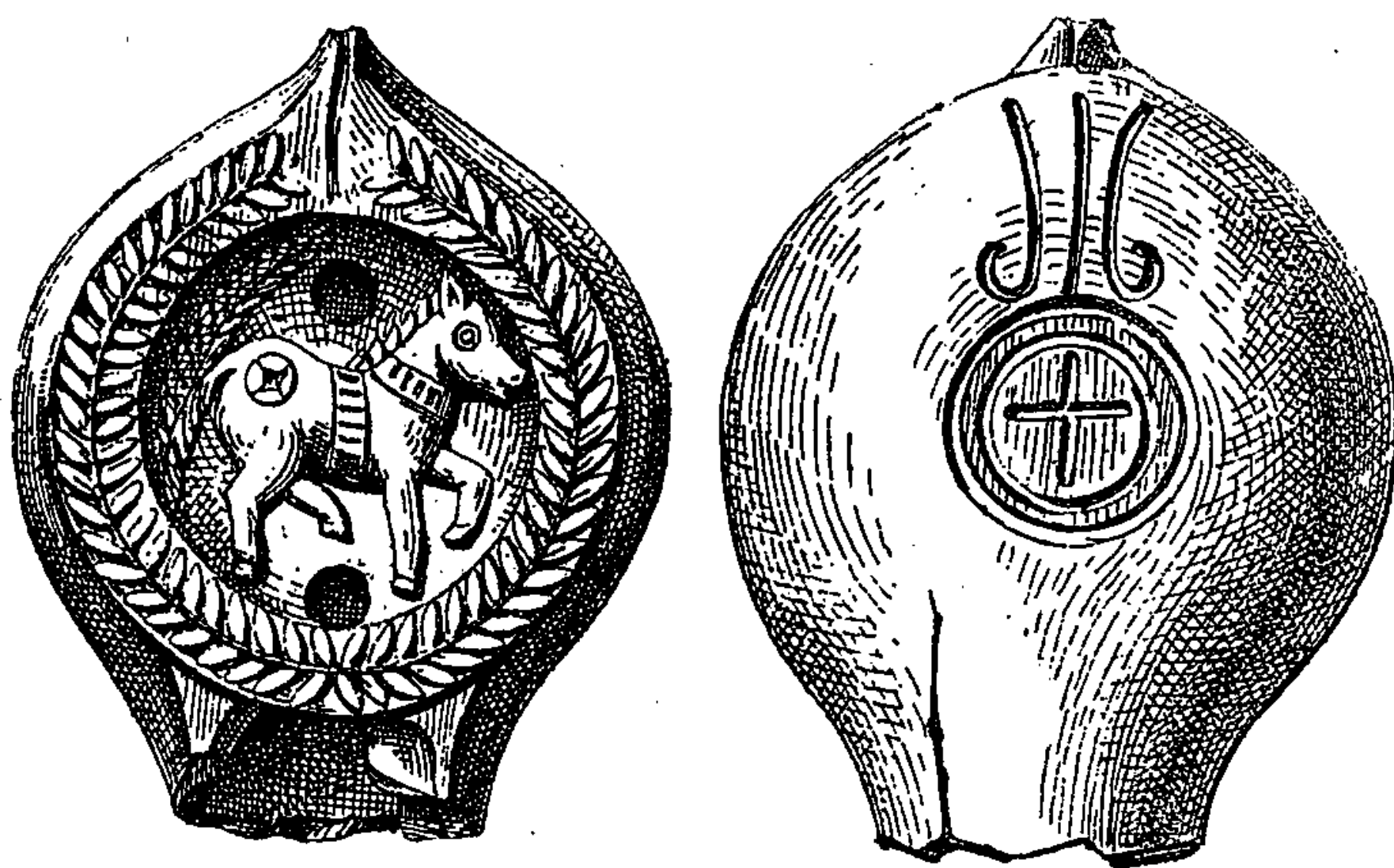
gnifient la crainte qu'éprouve l'âme chrétienne à l'approche des dangers menaçant sa pureté, et la promptitude avec laquelle elle doit fuir. (*Diction. des antiq. chrét., articles cerf et lièvre*).



IV.

LE CHEVAL

Le cheval fut dans l'antiquité l'emblème de Carthage. Les monnaies que l'on trouve dans le sol de la cité punique



nous le montrent souvent, et nous le voyons sur une lampe romaine de style païen.

Les chrétiens firent du cheval un symbole de victoire, s'appuyant apparemment sur les textes de saint Paul, qui compare la vie chrétienne à une course dans le cirque, au terme de laquelle est le triomphe. *Sic currite ut apprehendatis* (I Cor. ix, 24). Une de nos lampes représente le

cheval à la course et accompagné de la palme, dans un disque formé d'une couronne. * Le caractère évidemment chrétien de cette poterie est confirmé par une croix empreinte au-dessous comme marque de fabrique. Notre collection en renferme une autre où le cheval est figuré avec deux éperons à la queue, sans doute, comme pense l'abbé Martigny, pour activer sa course. Mais l'origine de ce petit monument, malheureusement incomplet, reste douteuse, bien qu'on puisse y reconnaître aussi les traces d'une croix comme marque de fabrique.

* Pour l'explication des symboles du *Cheval*, de la *Palme* et de la *Couronne*, on peut consulter M. de Rossi, *Bulletin d'archéologie chrétienne* année 1867, page 42.

V.

LE LIÈVRE

Ce symbole a beaucoup d'analogie avec le précédent, et rappelle comme lui la course rapide de la vie au bout de laquelle est la récompense. « Courez, dit l'apôtre, de telle sorte que vous remportiez la victoire. »

C'est aussi à la course que le lièvre est figuré sur une de nos lampes. Ce même symbole a été signalé sur des lampes trouvées à Lyon et près de Girgenti, en Sicile. Parmi les nôtres, il en est une où l'emblème de la Résurrection est rapproché de celui de la brièveté de la vie. Un disque formé de lièvres à la course renferme au centre l'image du coq. (Voir la gravure de l'article Coq, p. 30.)

On peut aussi considérer le lièvre comme l'expression de la vigilance chrétienne et surtout de la timidité des âmes qui veulent conserver leur pureté. Ainsi, au moyen-âge, on l'a quelquefois peint sur les bras de la chasteté personnifiée. Le magnifique tombeau de saint Augustin, dans la cathédrale de Pavie, en offre un bel exemple.

Quoi qu'il en soit de cet emblème et de son interprétation, il est certain que les fidèles des premiers siècles, en le figurant sur leurs monuments, y attachaient un sens mystérieux, mais bien déterminé.

VI.

L'AGNEAU

L'image par excellence du Sauveur, dit le *Manuel de l'art chrétien*,* c'est l'agneau. L'agneau pascal est sa figure ; Isaïe l'a comparé à un agneau** ; saint Jean-Baptiste l'a désigné sous ce nom. L'Apocalypse nous parle du trône de l'agneau*** et l'Eglise invoque Jésus-Christ comme l'agneau de Dieu.

L'agneau emblématique était le crucifix des fidèles dans les premiers siècles du christianisme si agités par la persécution. L'Eglise, en adoptant ce symbole, avait surtout pour but de rappeler l'état de victime du divin Agneau immolé pour le salut du monde. Aussi, dès que les circonstances le permirent, on rapprocha sur les monuments cet emblème du signe du sacrifice. Il accompagna d'abord les différentes transformations du monogramme du Christ, enfin il apparut sur la croix elle-même, à la place où furent représentés plus tard les membres sacrés du Sauveur. C'est ainsi que nous voyons l'Agneau plusieurs fois répété, remplir le champ de la croix latine, sur un

* Page 161.

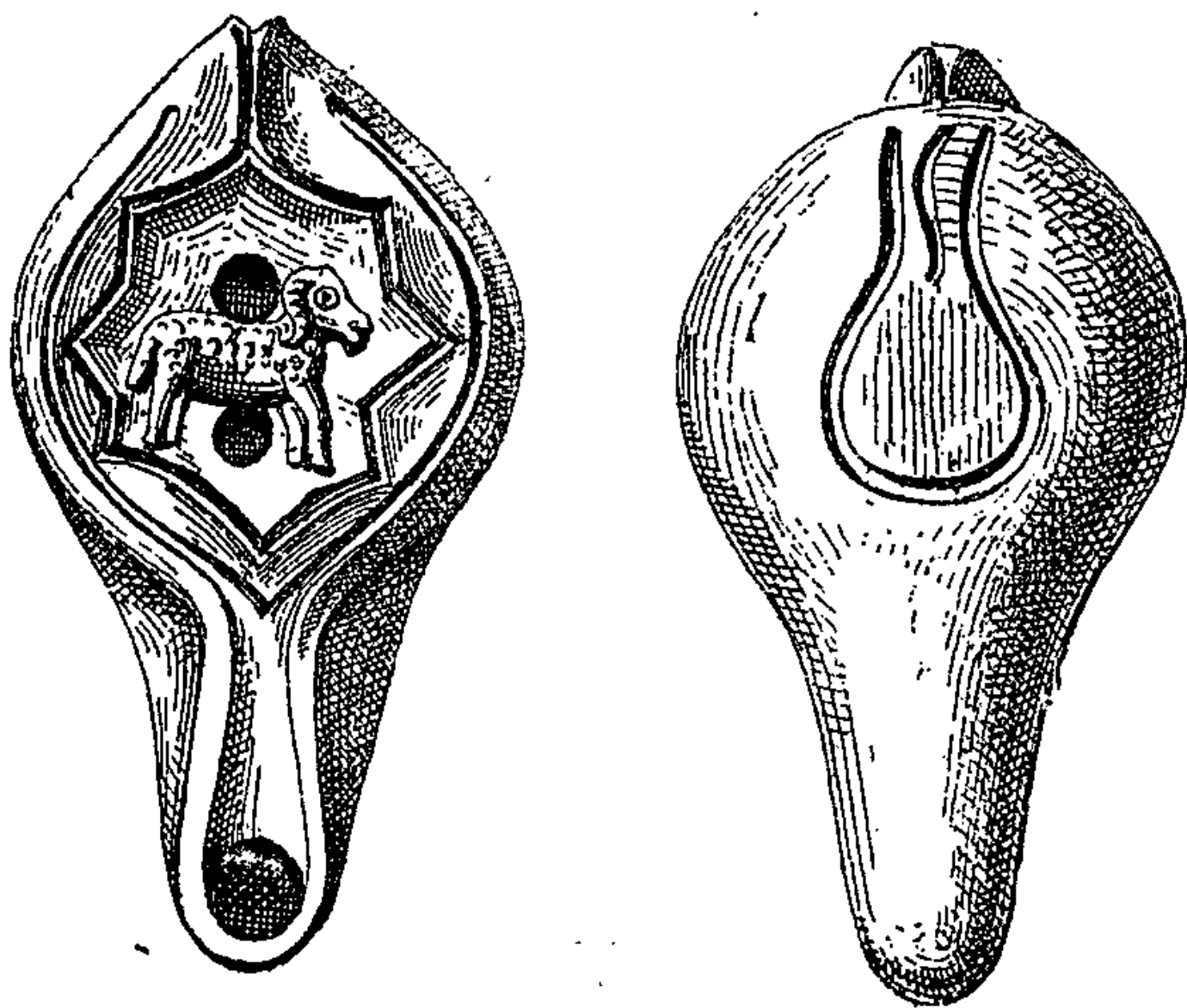
** Isaïe, XVI, 1.

*** Apocal. XIII, 8.

fond de plat byzantin et sur le disque d'une de nos lampes de Carthage. Ces poteries sont du ^{vi}^e siècle.

Nous possédons encore une autre lampe avec l'agneau, mais de fabrication antérieure aux précédentes. L'agneau y est représenté seul.

Le Verbe incarné étant dépeint sous ces traits, son disci-



ple, dit Dom Guéranger, devra revêtir aussi le caractère de l'agneau : « Je vous envoie, dit le Sauveur, comme des agneaux au milieu des loups. » Dans la parabole du Pasteur, il parle sans cesse des fidèles comme de ses brebis qu'il connaît et dont il est connu. Les chrétiens des premiers siècles n'eurent garde d'oublier cette comparaison

touchante *, et toutes les fois que des agneaux sont placés sur les monuments près du signe du Christ, ils symbolisent les fidèles.

Deux monuments de Carthage représentent le bon Pasteur portant la brebis sur ses épaules. L'un est un bas-relief que possède le musée d'Alger **, l'autre un vase de plomb qui a figuré à l'Exposition de Paris, en 1867, et a été l'objet de plusieurs études.

* *Sainte Cécile et la société romaine.*

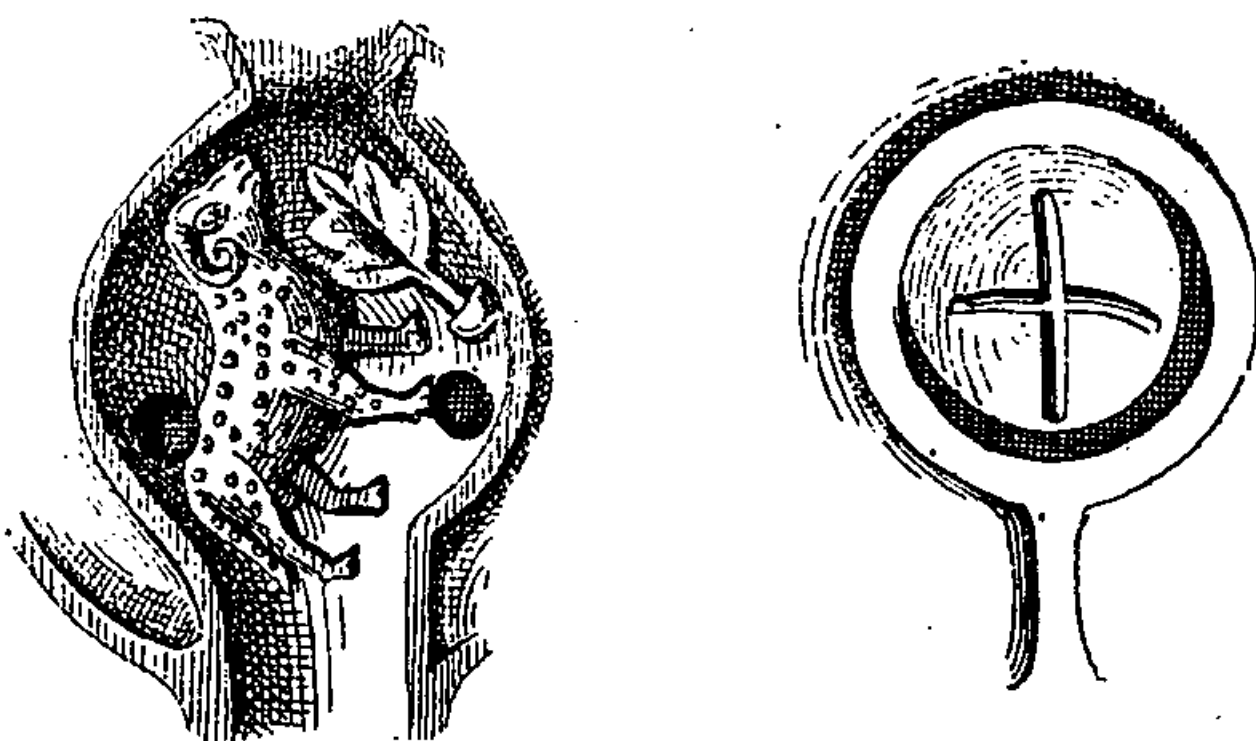
** *Bibliothèque-Musée d'Alger, par Berbrugger, p. 214.*

VII.

L'AGNEAU ET LA FEUILLE DE VIGNE

Une lampe d'argile trouvée à Oudena (l'ancienne Uthina) porte cet emblème au milieu de son disque. Elle est aujourd'hui dans notre collection.

Nous avons déjà étudié le poisson comme figure eucharistique. « Ce second symbole, dit l'abbé de Solesmes, a la



même signification. » Il est aisé de reconnaître en effet que la feuille de vigne placée à côté de l'agneau a ici un sens tout-à-fait dogmatique. C'est l'explication de ces paroles de Notre-Seigneur : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. » L'Agneau divin s'immole chaque jour sur les autels et sa chair devient l'aliment des fidèles ; le vin, signifié par la feuille

de vigne, est changé au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ et devient leur breuvage.

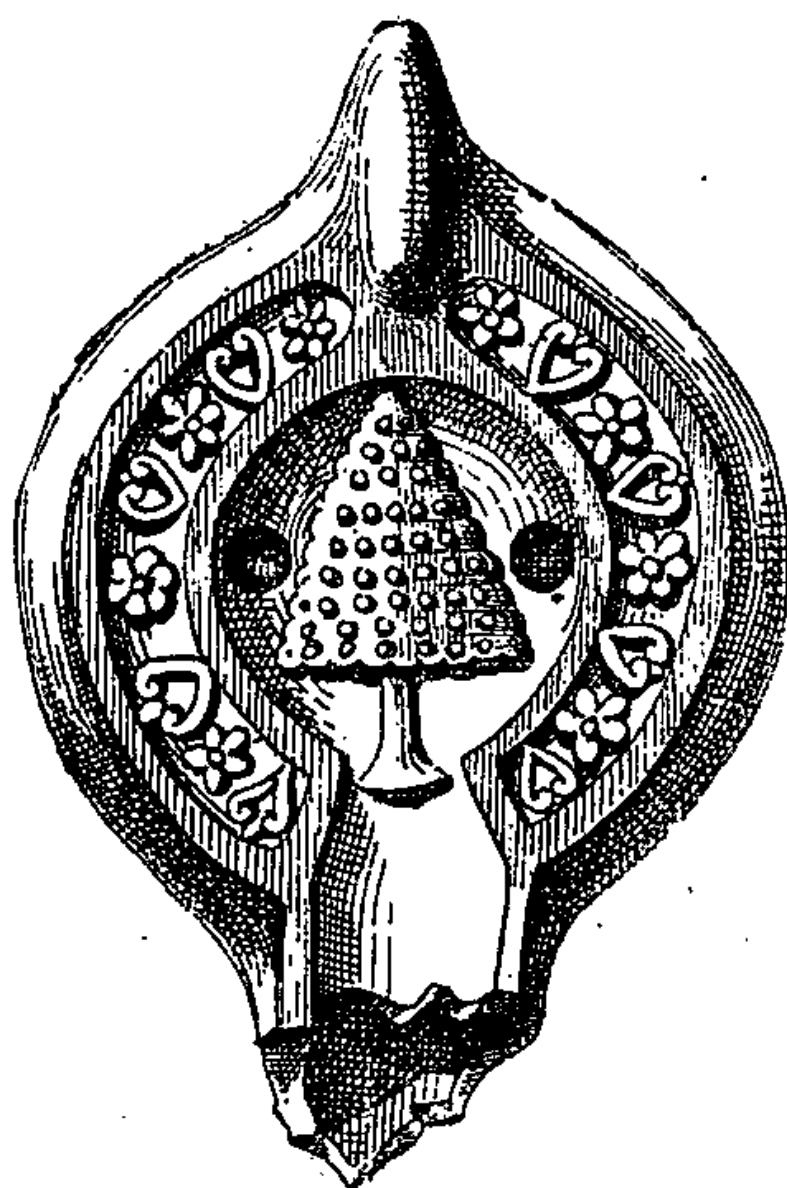
On pourrait encore, en étudiant cette lampe, considérer l'agneau ou la brebis comme l'âme qui s'apprête à se nourrir de son Dieu et à s'unir à lui. Dom Guéranger, saluant le symbole de la vigne, dans les peintures des catacombes, s'écrie plein d'admiration : « Quelle est la vigne, quelle est la grappe que nous avons sous les yeux ? C'est le Christ lui-même, connu et goûté par l'âme qu'un amour profond et partagé attire à une union plus étroite. L'épouse du cantique des cantiques, chargée par l'Esprit Saint de célébrer cette union, le fait en ces paroles : « Mon bien-aimé est une grappe dans les vignes d'Engaddi. »

Cette pensée de l'âme qui va s'abreuver du vin eucharistique, est parfaitement exprimée sur un fragment de rinceau, en marbre de Paros, retrouvé à Carthage. Un personnage saisit avec empressement une grappe de raisin vers laquelle il semble voler. L'expression du sujet me paraît chrétienne, comme la vigne des fresques des catacombes. « Les églises d'Afrique, dit l'abbé Martigny, offrent très fréquemment ce symbole de la vigne, sans doute dans les mêmes intentions. La basilique de Tébessa notamment en a fourni plusieurs exemples. »

VIII.

LE CÈDRE.

Les arbres ont souvent été pris comme emblème sur les monuments chrétiens des premiers siècles. Saint Fulgence,



dans un de ses sermons, dit que nous sommes des arbres plantés dans le champ du Seigneur, le divin agriculteur, et que nous ne devons pas y rester stériles et inutiles.

Le cèdre et le cyprès, qui passent pour être incorruptibles*, ont symbolisé le juste dans l'Eglise primitive. La sa-

* Nous avons trouvé dans un tombeau carthaginois de plus de 2000 ans d'existence un tronçon de cyprès parfaitement conservé.

gesse elle-même s'était comparée dans la Sainte Ecriture au cèdre du Liban et au cyprès de la Montagne de Sion. « *Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion* ». » David, au psaume xc^{re}, emploie également l'image du cèdre pour signifier les œuvres du juste.

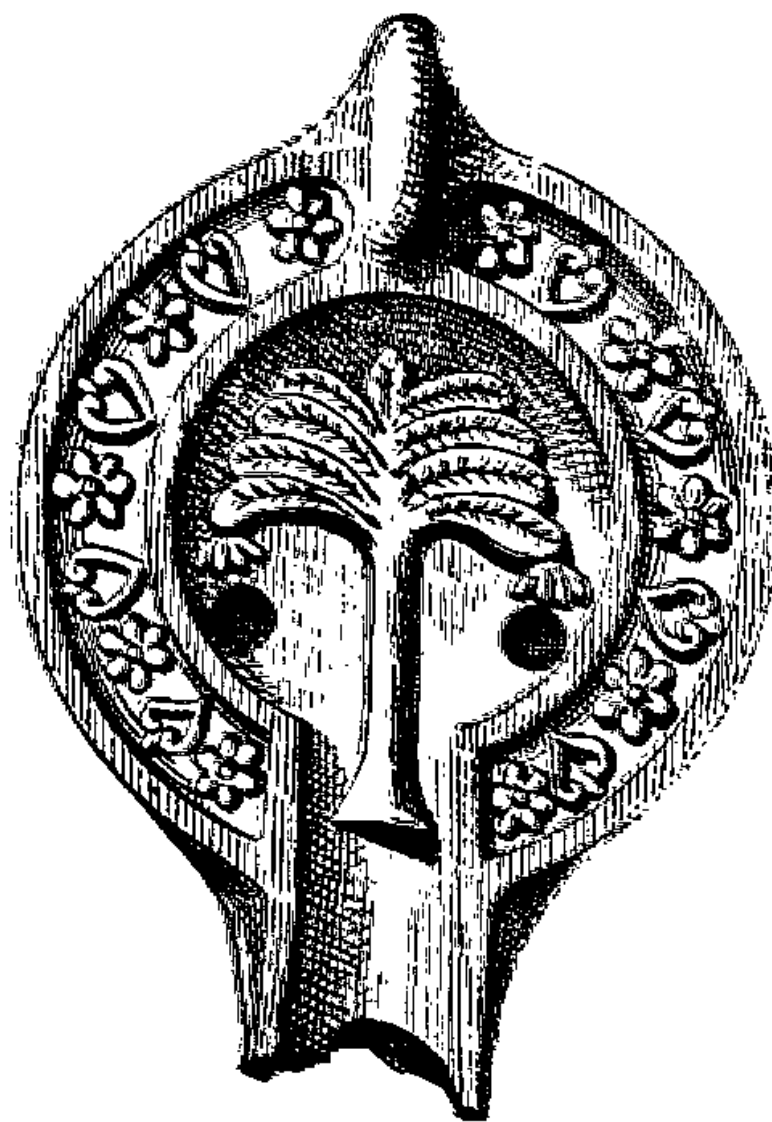
Sur le disque d'une de nos lampes on reconnaît un arbre qui doit être un cèdre ou un cyprès. Tous deux ayant la même signification dans l'iconographie chrétienne, l'emblème que porte cette lampe est donc celui du fidèle dont la foi robuste et la vie innocente se conservent pures au milieu de la corruption du monde.

* Eccl. xxiv. 17.

IX.

LE PALMIER

Le palmier développant horizontalement ses deux rameaux, comme nous le voyons sur une de nos lampes, est la figure de l'arbre de la croix.



Dans les premiers siècles, dit Dom Guéranger, la croix est simplement un arbre dont la vue rappelle celui qui fut l'instrument du salut du monde. Toute l'antiquité des

Pères, et le concert de toutes les liturgies de l'Orient et de l'Occident, célèbrent le choix que le ciel a fait du bois pour réparer le dommage causé par le bois à l'humanité entière. *

L'Ecclésiastique, après avoir comparé la sagesse au cèdre et au cyprès, la personnifie encore dans le palmier: *Quasi palma exaltata sum in Cades*. David salue le juste sous l'image du cèdre et du palmier: *Justus ut palma florebit; sicut cedrus Libani multiplicabitur*. ** Saint Thomas en fait l'emblème des apôtres, disant que cet arbre symbolise par sa hauteur leur élévation dans l'Eglise, et par les idées de victoire qu'il réveille, leurs triomphes sur la persécution et sur l'idolâtrie. ***

L'auteur du *Manuel de l'art chrétien* **** donne le palmier, comme emblème, au Bon-Pasteur. On le trouve en effet représenté ainsi sur un vase de plomb que j'ai mentionné déjà, en parlant du Bon-Pasteur, vase qui a dû être un bénitier portatif.

Ce monument intéressant a été l'objet de plusieurs études. Le savant M. de Rossi en a expliqué les différentes scènes, et M. Godard Faultrier a publié sur ce vase un mémoire dans une Revue d'Angers (1867).

* *Sainte Cécile et la société romaine*, page 229.

** Ps. xci. 13.

*** *Dict. des antiquités chrétiennes*, art. : Apôtres.

**** Page 203.

Un sarcophage, trouvé à Collo, offre encore la même alliance de sujets.

Sur notre lampe le palmier est isolé, il étend ses rameaux comme pour embrasser le monde ; c'est le symbole de l'arbre du salut, *la croix*.

X.

LA COLOMBE

Au baptême de Notre-Seigneur, le Saint-Esprit se manifesta sous la forme d'une colombe. « *Jesu baptisato*, dit saint Luc (ch. III, 22), *apertum est cœlum et descendit Spiritus Sanctus corporali specie sicut columba in ipsum.* »

De là, dans la plus haute antiquité chrétienne, l'usage de représenter la colombe sur les monuments pour désigner la troisième personne de la Sainte Trinité. « La colombe est la seule en effet, dit le *Manuel de l'art chrétien*, qui puisse rendre convenablement l'idée du Saint-Esprit par une figure visible, vivante et animée, par une figure qui réponde aux caractères de sa personne sacrée, autant que nous pouvons les concevoir et les exprimer. »

Tertullien enseigne que le Saint-Esprit, en descendant du ciel sur le Seigneur sous la forme d'une colombe, manifesta ainsi sa nature par la figure de l'animal excellemment simple et innocent, dont le corps est dépourvu de fiel : *columbæ figurâ delapsus in Dominum, ut natura Spiritus Sancti declararetur per animal simplicitatis et innocentie ; quod etiam corporaliter ipso felle careat columba.**

Saint Cyprien, évêque de Carthage, exprime la même pen-

* De Baptismo, c. VIII.

sée en ces termes : « Le Saint-Esprit est venu sous la forme de la colombe, animal simple et gai qui n'a point l'amertume du fiel * . »

C'était donc, au III^e siècle, un préjugé généralement répandu que le fiel, cette vésicule bilieuse commune à tous les animaux, n'existait point dans le corps de la colombe.

Cette erreur zoologique n'ôte rien à la valeur et à la beauté du symbole. Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas exhortés à imiter la simplicité de la colombe ? *Estote simplices sicut columbæ*.

Aussi Tertullien et saint Cyprien ne voient pas seulement dans la colombe le symbole du Saint-Esprit, mais encore celui de la simplicité, de l'innocence, de la joie spirituelle. Le premier en fait de plus l'emblème de la paix et il offre aux époux chrétiens l'exemple de la timide colombe, comme l'image de la pudicité et de la chasteté dans les liens du mariage.**

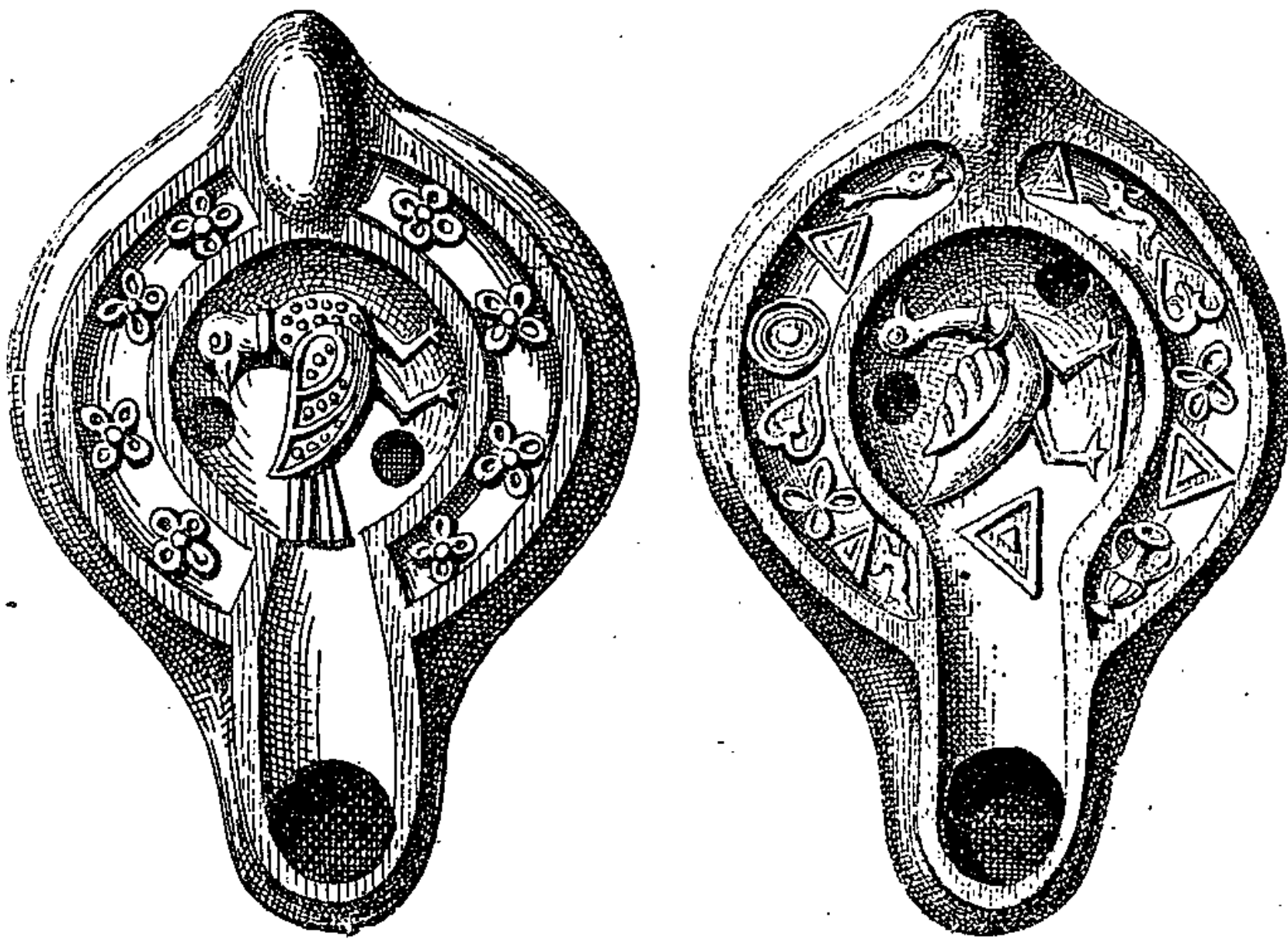
Plusieurs des marbres funéraires recueillis sur l'emplacement d'un ancien cimetière chrétien de Carthage, montrent la colombe portant au bec la branche d'olivier, signe de concorde chez les Gentils eux-mêmes. Ce symbole accompagne ordinairement la formule *IN PACE*, qu'il remplace parfois complètement.

Nos lampes chrétiennes nous offrent fréquemment des

* M. de Rossi, dans les catacombes, a rencontré plusieurs fois cette louange sur des épitaphes chrétiennes : *palumbus*, *palumba sine felle*.

** *Monogamia liber*, c. VIII.

colombes soit isolées soit réunies. Sur le fond d'une de ces poteries, la colombe surmonte la croix sans doute pour attester la divinité du divin crucifié ou pour symboliser Jésus-Christ lui-même, puisque Tertullien appelle la colombe *Orientem Christi figuram*.*



Sur un autre disque nous la voyons près du lion, comme symbole de la douceur alliée à la force. Mais le plus souvent, plusieurs colombes réunies font tantôt cortège au divin poisson, tantôt accompagnent le monogramme ou la croix. Elles symbolisent alors les âmes qui cherchent en Jésus-Christ toute leur félicité.

* Adv. Valent. c. III.

Notre collection renferme un fragment de poterie byzantine, parsemé de ces figures de colombes emblème des âmes.

Sur deux de nos lampes se trouve un oiseau qui semble se rapprocher davantage de la poule que de la colombe. Le disque de chacune est formé de petits oiseaux ou de poussins. Ne serait-ce pas là une image de Jésus-Christ qui s'est lui-même comparé à la poule rassemblant ses petits sous ses ailes ? (Math. xxiii, 37). En recomposant le cercle de poussins dans l'une d'elles malheureusement incomplète, on trouve le nombre de douze ; ce qui symbolise, je crois, les apôtres sous la tutelle de Jésus-Christ.

On pourrait encore y reconnaître l'Eglise qui veille sur les âmes fidèles avec une sollicitude toute maternelle, comme la poule protège et défend ses petits avec son instinct admirable d'affection.

Je ne fais que hasarder cette interprétation, car aucun ouvrage d'iconographie ne donne la poule comme symbole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ou de notre Mère la sainte Eglise.

XI.

LE COQ

L'antiquité païenne avait fait du coq le symbole de la vigilance. On le sacrifiait à Esculape.

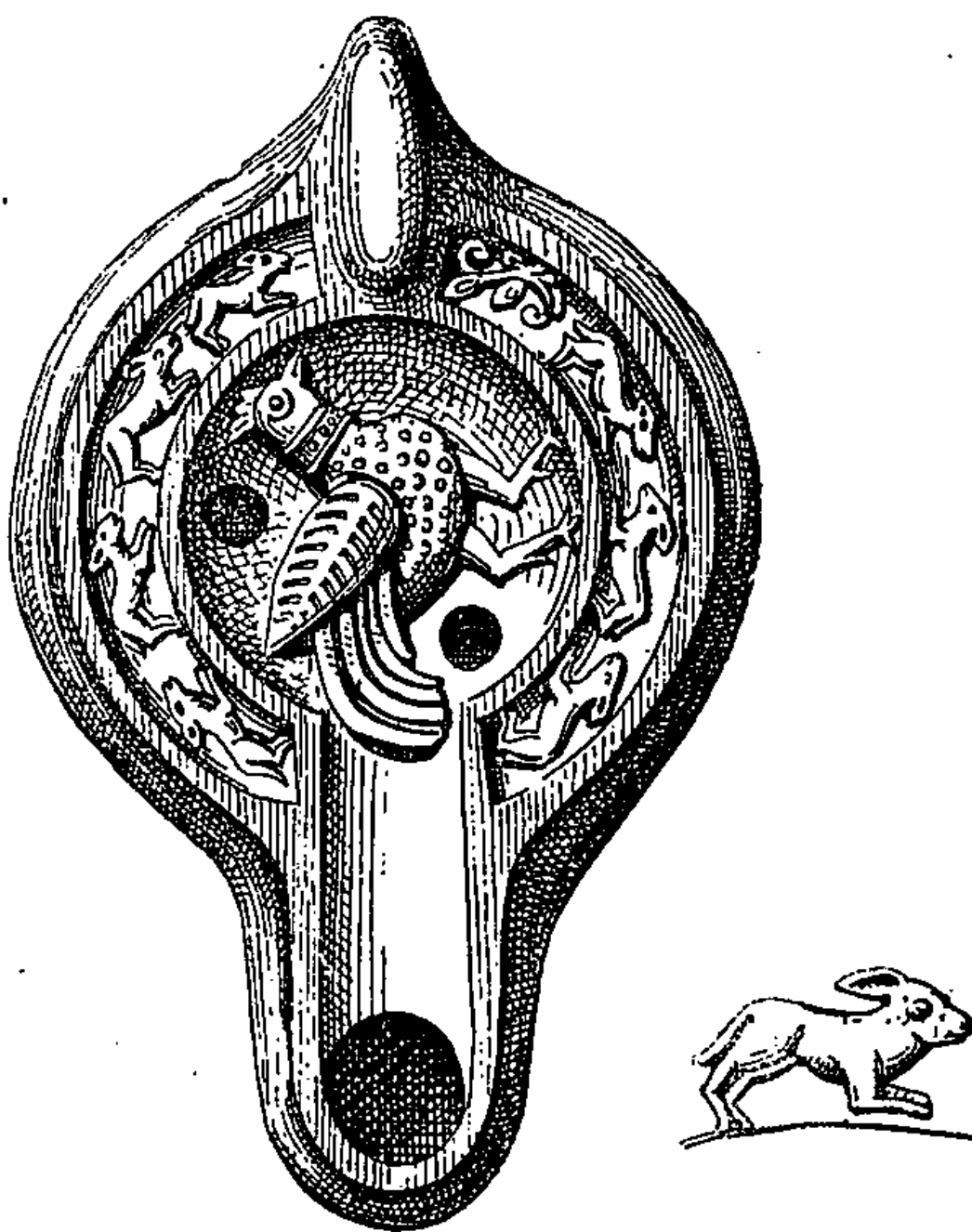
Les premiers fidèles le prirent comme l'emblème, non-seulement de la vigilance, mais de la foi, de l'espérance et de la résurrection. L'hymne de saint Ambroise : *Æterne rerum conditor* exprime parfaitement toutes les pensées que pouvait éveiller dans l'âme des chrétiens la représentation du coq.

*Surgamus ergo strenue,
Gallus jacentes excitat
Et somnolentos increpat,
Gallus negantes arguit.*

*Gallo canente spes redit,
Ægris salus refunditur,
Mucro latronis conditur,
Lapsis fides revertitur.*

Mais la présence du coq sur les monuments des premiers siècles de l'Eglise, avait surtout pour but de rappeler aux chrétiens la foi en la résurrection. Cette pensée est très accentuée sur une de nos lampes où le coq est figuré au milieu d'un disque orné de lièvres à la course, symbole de la rapidité de cette vie passagère.

M. l'abbé Martigny, dans son *Dictionnaire des antiquités chrétiennes*, dit n'avoir rencontré qu'une fois seulement l'image du coq sur ces sortes de lampes. Pour nous, nous en possédons plusieurs de ce genre.



Sur une poterie d'argile rouge semblable à celle de nos lampes, le coq est représenté la tête ornée d'une palme, symbole de la victoire.

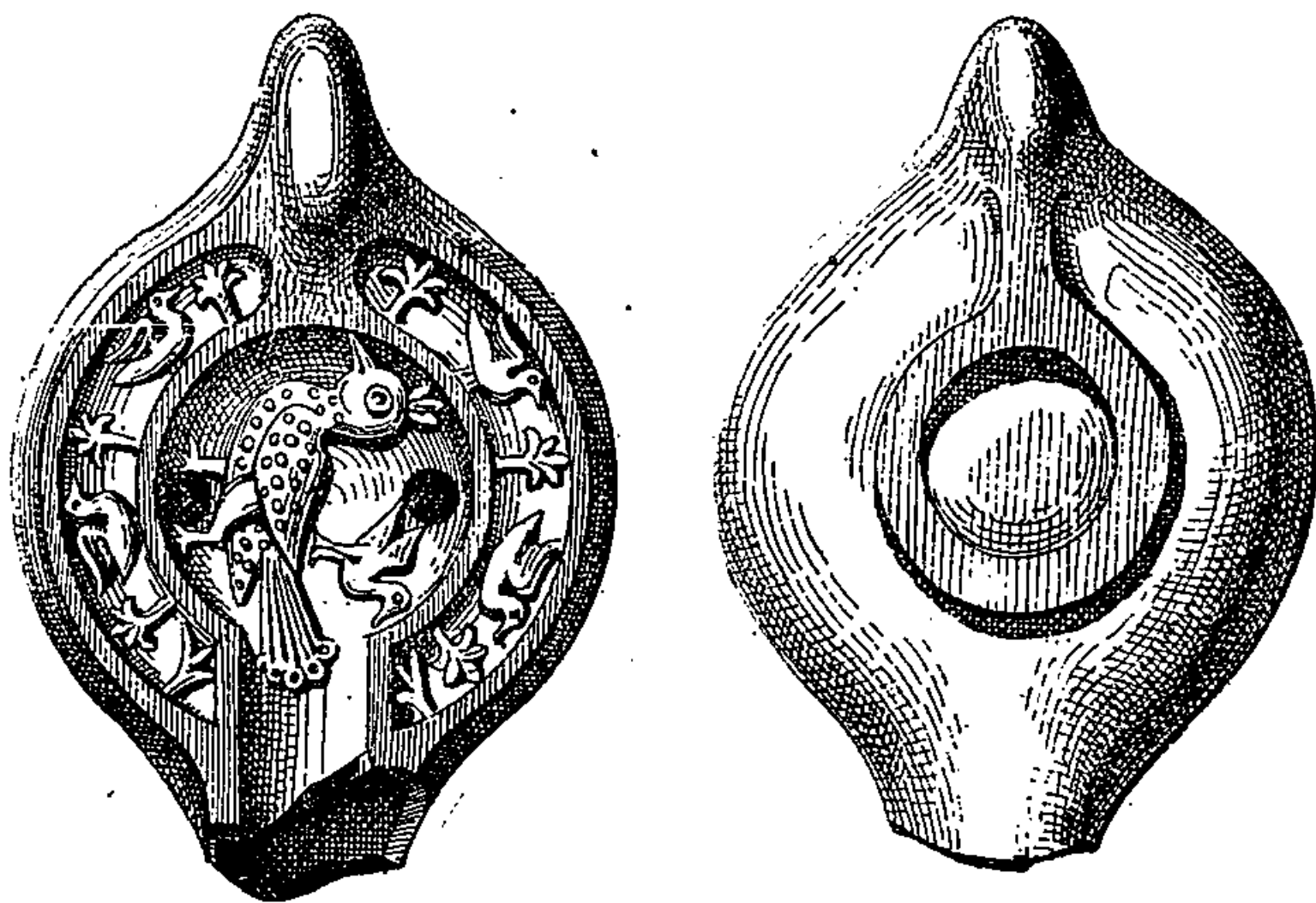
Le combat des coqs étant un des jeux favoris des anciens, le coq paré de la palme doit donc signifier le chrétien victorieux des embûches du démon.

XII.

LE PAON

Cet oiseau, dans l'antiquité païenne, était consacré à Junon *.

Sur les monuments des premiers siècles de l'ère chrétienne, « le paon, dit M. de Caumont, est l'emblème de l'immortalité de l'âme et de la félicité éternelle. »



Saint Augustin, dans son livre de la *Cité de Dieu*, regarde aussi le paon comme symbole de l'immortalité, parce que, de son temps, on attribuait l'incorruptibilité à

* Cette déesse avait un temple magnifique à Carthage.

la chair de cet oiseau *. Mais c'est surtout comme signe de la résurrection que les fidèles l'ont représenté sur leurs monuments. Saint Antoine de Padoue, se faisant l'organe de cette tradition, compare notre corps ressuscitant au paon qui se dépouille chaque année de ses plumes pour en revêtir de nouvelles.

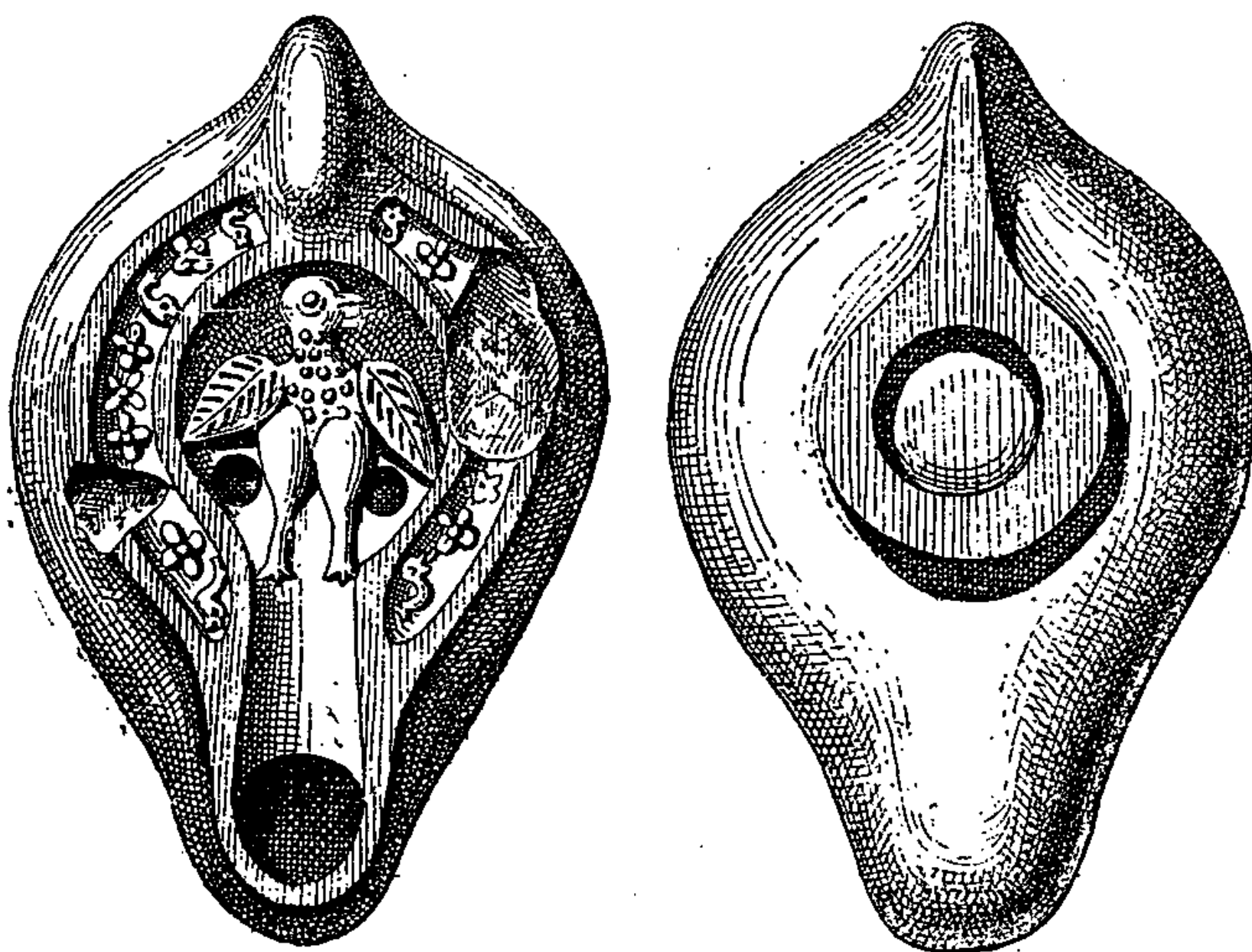
Sur deux de nos lampes, sorties du même moule, le paon est accompagné d'un de ses petits et dans un disque formé de palmiers, de cyprès et de colombes. Ce sujet a beaucoup de rapport avec la peinture d'une catacombe chrétienne de Milan, décrite par l'abbé Martigny dans son dictionnaire.

* *Dictionnaire des antiquités chrétiennes.*

XIII.

LE PHÉNIX

J'ai cru reconnaître, sur une de nos lampes de Carthage, la figure de cet oiseau fabuleux qui, d'après les païens, naquit en Arabie et dont les chrétiens firent un symbole de la résurrection.



On lit dans les actes du martyre de Valérien et de Tiburce, que ce dernier, voulant convertir à la vraie foi Maxime, officier chargé de les accompagner au lieu du supplice, lui dit : « Le corps sera réduit en poussière pour ressus-

citer, comme le phénix, à la lumière qui doit se lever. »

Et quand l'officier eut suivi les martyrs dans leur victoire, la vierge Cécile, épouse de Valérien et belle-sœur de Tiburce, fit déposer les précieux restes dans un sarcophage où, sur son ordre, fut sculpté un phénix, en souvenir sans doute de la parole par laquelle Tiburce avait donné à Maxime l'idée de la résurrection de nos corps *.

L'interprétation de cet emblème empruntée à une des plus belles scènes de l'histoire de Rome chrétienne, se trouve encore dans les écrits des auteurs africains.

Les œuvres de Lactance sont ordinairement suivies d'un poème qui a pour titre le *Phénix*, et qui se termine ainsi :

Ut possit nasci, hæc appetit ante mori
Ipsa sibi proles, suus et pater, et suus hæres.
Nutrix ipsa sui, semper alumna sibi.
Ipsa quidem, sed non eadem, quia et ipsa, nec ipsa, est,
Æternam vitam mortis adepta bono.

Tertullien et saint Cyprien partagent la même pensée. Le premier, dans son livre de la *Résurrection de la chair* **, parle du phénix, « *qui semetipsum lubenter funerans renovat, natali fine decedens atque succedens iterum ;* » et le second s'exprime ainsi *** : « *Orientis avis quam Phœnicem vocant, in tantum sine conjuge nasci vel renasci*

* Sainte Cécile et la société romaine, p. 305.

** Chap. XIII.

*** *Expositio in symb. apost.*

constat, ut semper et una sit, et semper sibi ipsa nascendo vel renascendo succedat. »

J'ajouterai à ces témoignages celui de Commodianus, évêque africain qui, au III^e siècle, composa un poème apologétique où se lisent ces vers :

*Sicut avis Phoenix meditatur a morte renasci,
Dat nobis exemplum post funera surgere posse ;
Hoc Deus omnipotens vel maxime credere suadet,
Quod veniet tempus defunctorum vivere rursus...*

(*Spicilegium Solesmense*, tom. I, p. 25).

La nature fabuleuse attribuée par les anciens et les premiers chrétiens à cet étrange oiseau, a inspiré, il y a deux siècles et plus, au cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie, un remarquable ouvrage de piété, sous ce titre allégorique : *Phoenix rediviva* (Le Phénix qui revit). Ce recueil de solides méditations a été traduit par M. Julien Travers et publié à Caen, en 1858.

XIV.

L'AIGLE

Nous ne possédons pas ce symbole dans notre collection, mais je l'ai vu sur une lampe retirée du sol par un berger maltais, près des anciennes citernes qui alimentaient tout un quartier de Carthage.

L'aigle, ce roi des oiseaux dans l'antiquité païenne, fut consacré à Jupiter. Il fut pour les légions romaines ce qu'était le cheval pour l'armée carthaginoise : un signe de victoire.

Pour trouver la signification chrétienne de l'aigle sur une lampe, il faut recourir à la Sainte Ecriture.

Moïse, dans un magnifique cantique *, compare Dieu à l'aigle en ces termes : « Comme l'aigle provoquant au vol ses petits, Dieu a étendu ses ailes sur Jacob ; il l'a élevé et l'a porté sur ses épaules. »

L'abbé Martigny dit que plusieurs Pères de l'Eglise, se fondant sur le 5^e verset du psaume cii, *renovabitur ut aquilæ juvenus tua* « ta jeunesse sera renouvelée comme celle de cet oiseau » (paroles qui font allusion aux mues périodiques de l'aigle), l'ont regardé comme un symbole de la résurrection.

La représentation de cet emblème peut aussi être un

* Deut. xxxii, 11.

signe d'espérance, d'après ces mots d'Isaïe : *Qui sperant in Domino..... assument pennas sicut aquilæ.* *

Tertullien, voulant montrer qu'il est des choses invisibles aux hommes et visibles aux esprits dit : « Les oiseaux de nuit, ne peuvent de leurs yeux voir le soleil, tandis que les aigles le regardent fixement. Ils jugent même de la force de leurs petits à la vigueur de leur vue et estiment comme indignes de l'existence ceux qui détournent leur regard de l'astre brillant du jour **. »

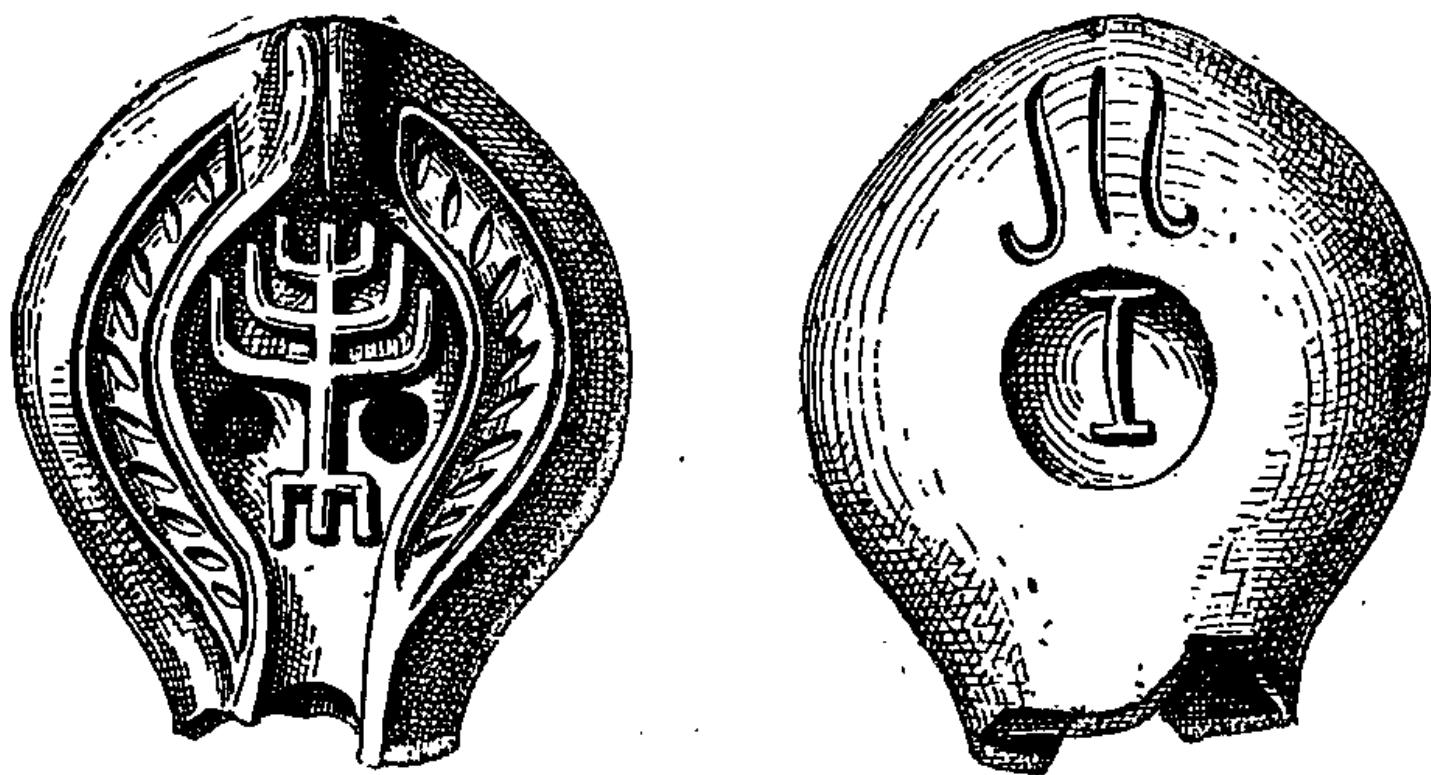
* XL, 31.

** *Liber de animâ*, cap. VIII.

XV.

LE CHANDELIER MOSAÏQUE

Nous trouvons ce symbole sur une lampe en partie brisée.



Les antiquaires ne sont pas d'accord pour interpréter l'origine du candélabre que l'on rencontre sur les monuments des premiers siècles de notre ère.

Le savant Bosio et plusieurs autres, en parlant des lampes sorties des catacombes, lui donnent un sens chrétien. Les archéologues de nos jours embrassent une opinion contraire, alléguant que jamais le candélabre n'a été vu dans les peintures murales des catacombes ni dans les sculptures sûrement chrétiennes.

Je n'aurais pas classé cette lampe parmi les poteries chrétiennes, si l'inscription suivante, trouvée à Carthage même, n'était venue appuyer mon sentiment :

VICTORINVS
CESQVET IN PACE *
ET IRENEV...

Et au-dessous sont sculptés le chandelier et la palme.

Les mots IN PACE accompagnés de la palme étant, de l'avis de tous les archéologues, un symbole essentiellement chrétien, le candélabre qui leur est joint participe donc à la même signification. Or notre poterie qui porte cette figure et qui a été trouvée dans les ruines de la même cité nous paraît, pour ce motif, devoir être classée parmi les lampes chrétiennes.

Gio Pietro Bellori a publié aussi en 1691 une lampe romaine portant le chandelier mosaïque. Il attribue à cet emblème une origine et un sens judaïques.

La signification chrétienne du candélabre mosaïque est appuyée dans l'antiquité sur d'autres preuves que notre inscription, et les savants reviendront, je le crois, au sentiment de Bosio, sentiment confirmé d'ailleurs par des textes de saint Grégoire le Grand, du vénérable Bède, de saint Jérôme et de Théophile d'Antioche **.

* *Cesquet* pour *requiescit* se rencontre plusieurs fois sur les épitaphes chrétiennes de Rome. (M. de Rossi, *Bull. di arch. et Roma sott.*)

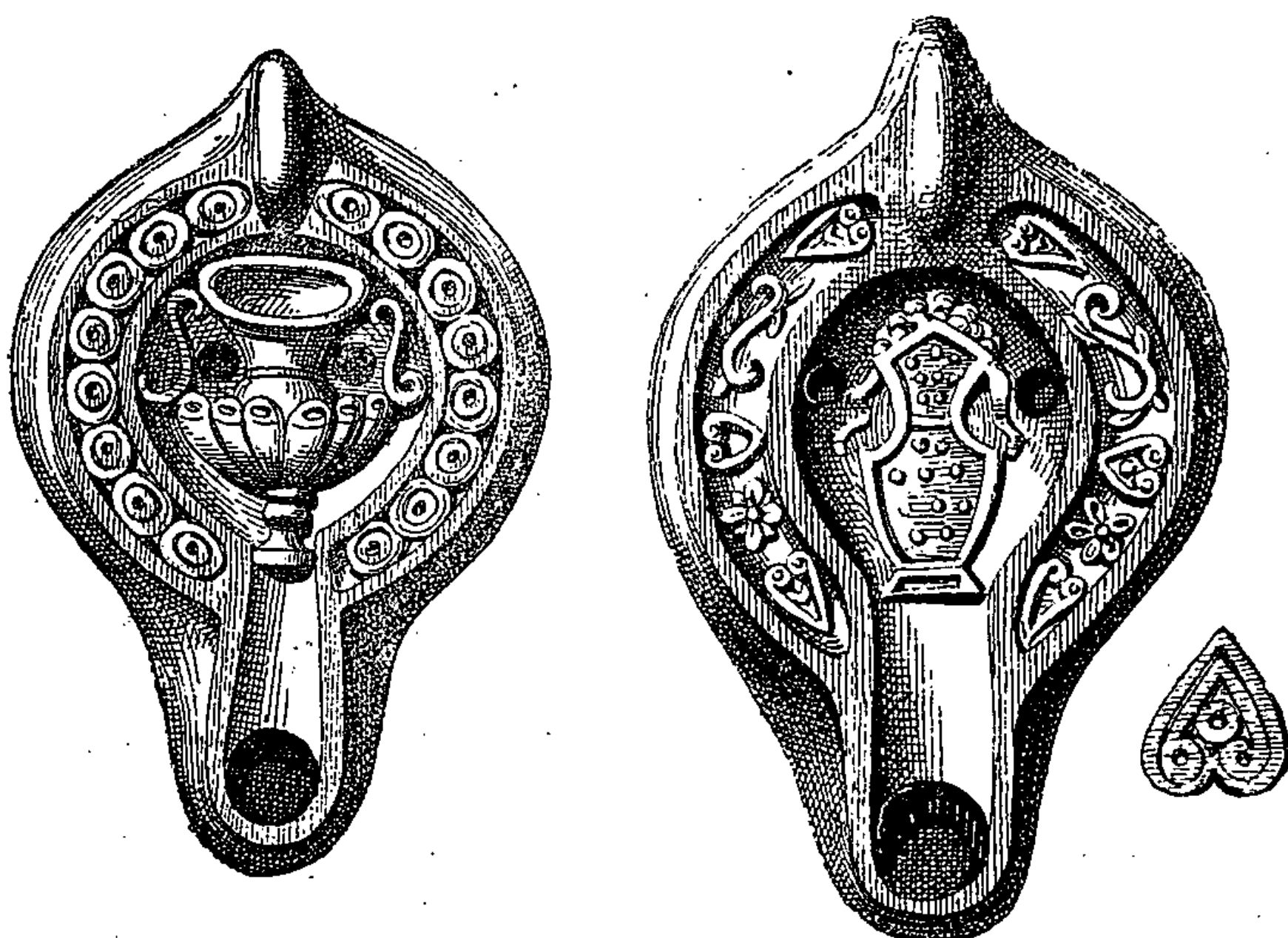
** Voir *Diction. des ant. chrét.*, art. Candélabre des juifs.

L'opinion la plus probable, selon moi, c'est que la représentation du candélabre mosaïque fut commune aux chrétiens et aux juifs, avec une signification particulière sans doute, mais sans qu'on puisse admettre ou exclure, d'une manière absolue, l'une ou l'autre origine.

XVI.

LE VASE

On a souvent trouvé le vase peint ou gravé sur les tombeaux chrétiens. Nous le possédons, en effet, sur deux mar-



bres funéraires et sur deux lampes de notre collection. Sur l'un des marbres, le vase est figuré entre deux plantes, pour symboliser le paradis; mais, sur nos lampes, le vase est représenté sans accessoires.

Le vase, d'après l'abbé Martigny, est un emblème du corps humain, et du corps humain dans le tombeau. C'est

la doctrine de saint Paul « *vasa iræ, apta in interitum* » *. Dans ses soliloques **, saint Augustin se demande « *Quid sum* » ? et il répond : « *Vas foetidum.* » Insistant sur la même pensée, il ajoute encore : « *Quid iterum ego? Vas aptum in contumeliam. Quid futurus sum? Vas sterquilini.* »

Tertullien emploie cette figure : *Nos vasa fictilia* *** et Lactance exprime la même pensée en ces termes : *corpus est quasi vasculum, quo tamquam domicilio temporali spiritus cœlestis utatur*, **** « le corps est semblable à un vase dont l'âme céleste use comme d'un domicile passager. »

Les vases qui accompagnent le monogramme du Christ sur une troisième de nos lampes, trouvée récemment, symbolisent les élus. Notre-Seigneur lui-même, dans les Actes des Apôtres, appelle saint Paul « *vas electionis.* »

* *Ad Romanos IX, 22.*

** II, 2-3.

*** *Liber de Penitentia, cap. x.*

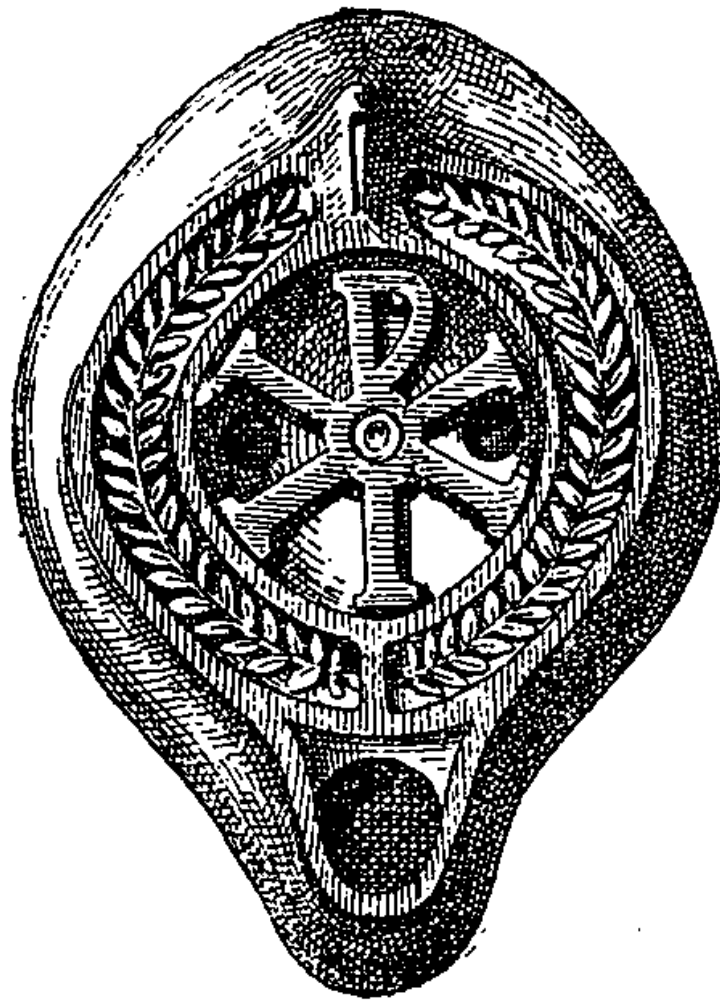
**** *Dictionnaire des antiquités chrétiennes, art. Vase.*

XVII.

LE MONOGRAMME DU CHRIST



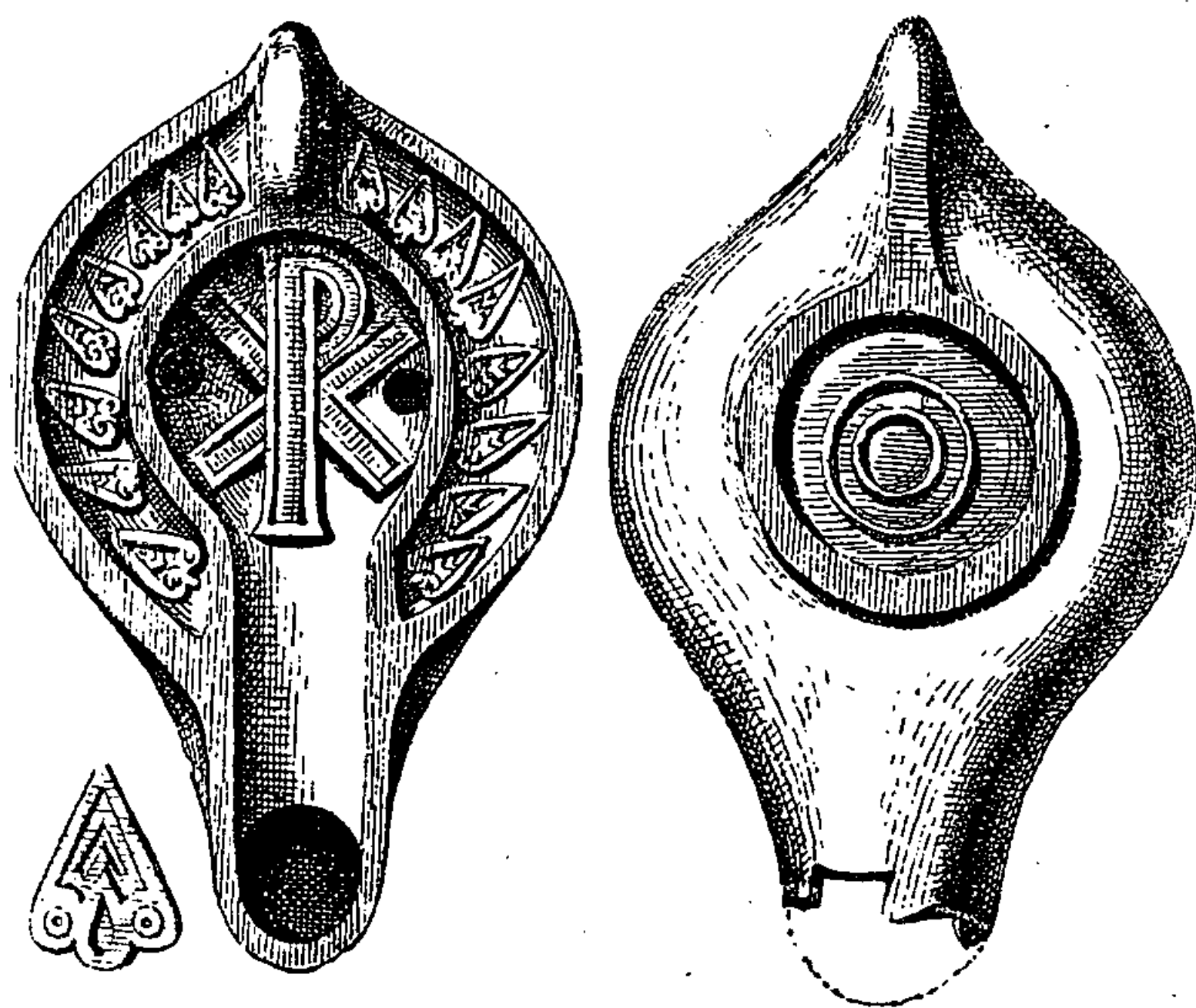
Plusieurs de nos lampes et de nos marbres funéraires portent le monogramme, tel qu'on le retrouve si souvent



sur les fresques ou les bas-reliefs des catacombes, et sur les sarcophages d'époque mérovingienne, en France. Nous examinerons les différentes modifications du monogramme en commençant par celui que Constantin fit tracer sur le labarum et que l'on remarque sur plusieurs de ses monnaies.

Ce monogramme est formé de la combinaison des lettres

grecques X et P qui sont les deux premières du mot ΧΡΙΣΤΟΣ, Christ. C'est à l'époque de Constantin que le **XP** paraît pour la première fois sur les monuments de date certaine.

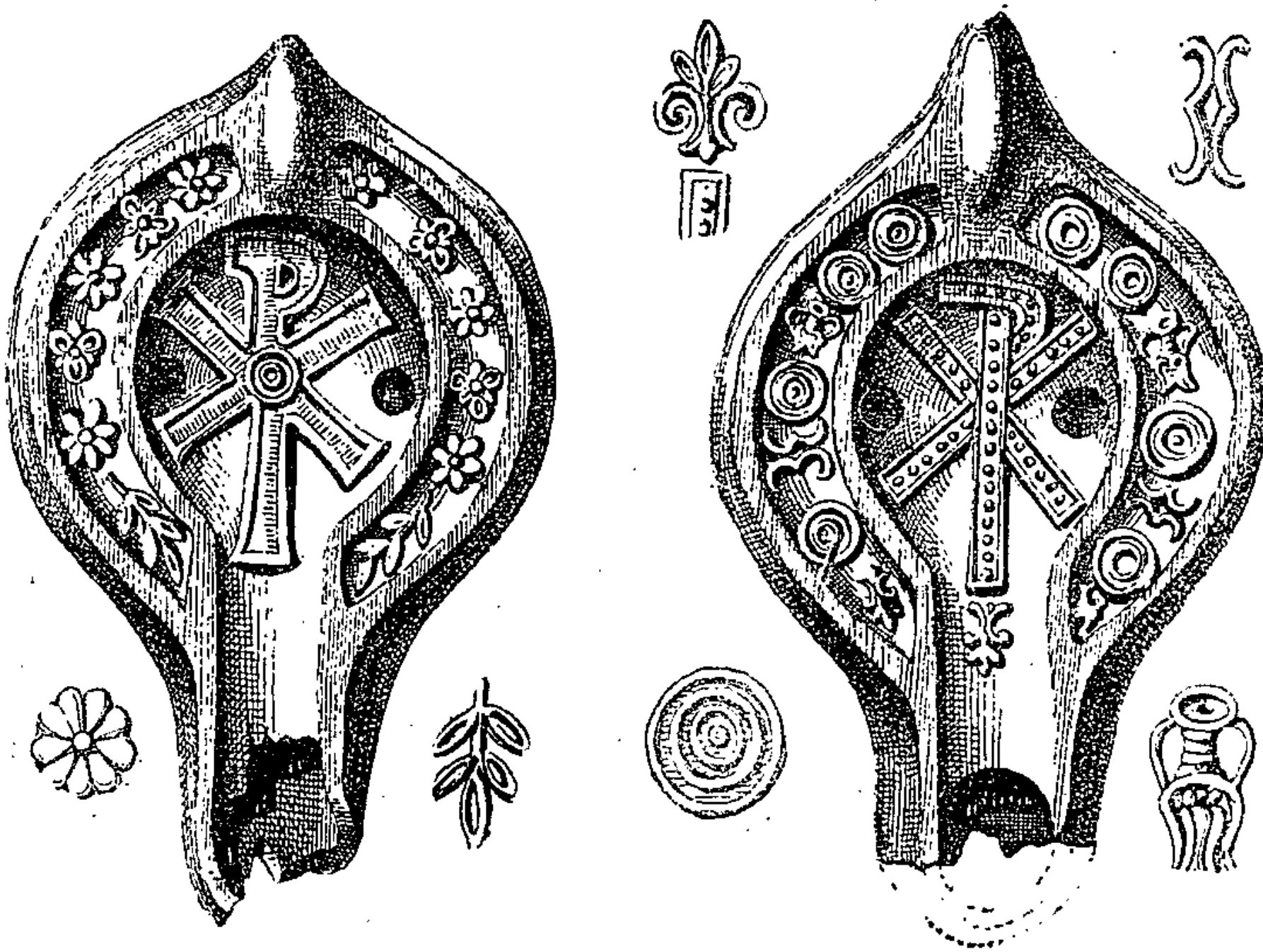


Sur deux de nos lampes, ce signe auguste est représenté dans sa forme la plus pure, au milieu d'une couronne, symbole de victoire.

Deux autres le montrent entouré de douze fleurs qui symbolisent les douze tribus et les douze apôtres et indiquent l'universalité du peuple de Dieu*. Nous le voyons

* *Manuel de l'art chrétien*, p. 128.

encore dans une couronne de cyprès ou de cèdres et ailleurs il est accosté de deux colombes et de deux poissons (*pisciculi*), emblèmes dont nous avons déjà donné l'interprétation.

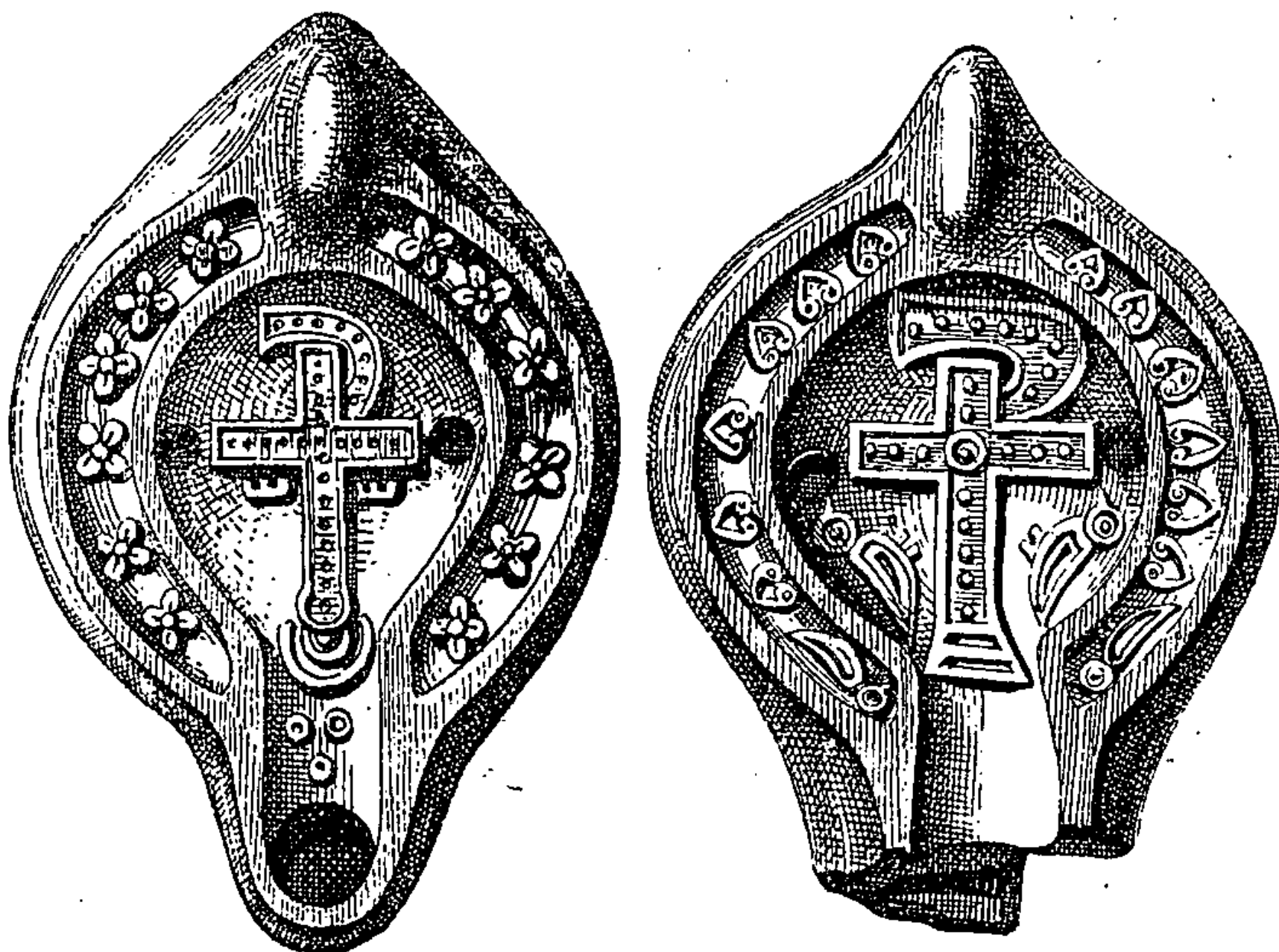


XVIII.

LE MONOGRAMME CRUCIFORME



Dans le monogramme précédent, la croix est dissimulée sous la forme du X. Mais la liberté donnée à l'Eglise sous Constantin permit aux chrétiens de montrer d'une ma-



nière plus évidente le signe du salut. C'est pourquoi sans doute, ils changèrent le monogramme, en substituant une simple ligne transversale au X.

L'adoption de ce type semble trouver sa raison dans son

affinité avec la forme de la croix, sur laquelle mourut le Sauveur du monde. Ce monogramme  est appelé cruciforme ou rectiligne, et quelquefois croix monogrammatique. Nous l'avons trouvé sur des marbres funéraires et sur le disque de plusieurs de nos lampes d'argile. Sur une d'elles le monogramme est accosté de deux omégas^{*}; au-dessous sont trois points symboliques^{**} disposés en triangle, et autour du disque douze fleurs dont on vient de voir la signification^{**}. Douze cœurs entourent encore le même monogramme sur une autre lampe, mais cette fois il est accosté de deux colombes et de chaque côté la série de six cœurs se termine par une autre colombe.

« Le nombre douze, dit le *Manuel de l'art chrétien*, formé du nombre trois et du nombre quatre par voie de multiplication, à la différence du nombre sept qui en est formé par voie d'addition, partage avec lui la signification d'universalité. Il représente les douze tribus et les douze apôtres. Douze brebis, douze colombes, comme on les voyait sur un antique autel de Marseille, se rapportent à l'un et à l'autre de ces symboles, et affirment l'universalité du peuple de Dieu. » On en peut dire autant des douze fleurs et des douze cœurs qui accompagnent le monogramme, et plus tard la

^{*} Cette particularité de deux omégas au lieu des sigles ordinaires A et Ω se retrouve dans une fresque des catacombes. (V. *Bull. di arch.*, anno 1877, tav. I.)

^{**} Une lampe sortie du même moule a été trouvée dans des fouilles à Uthique et a été publiée par M. de Sainte-Marie dans les *Missions catholiques*.

croix, sur les lampes chrétiennes, à partir du triomphe de l'Eglise.

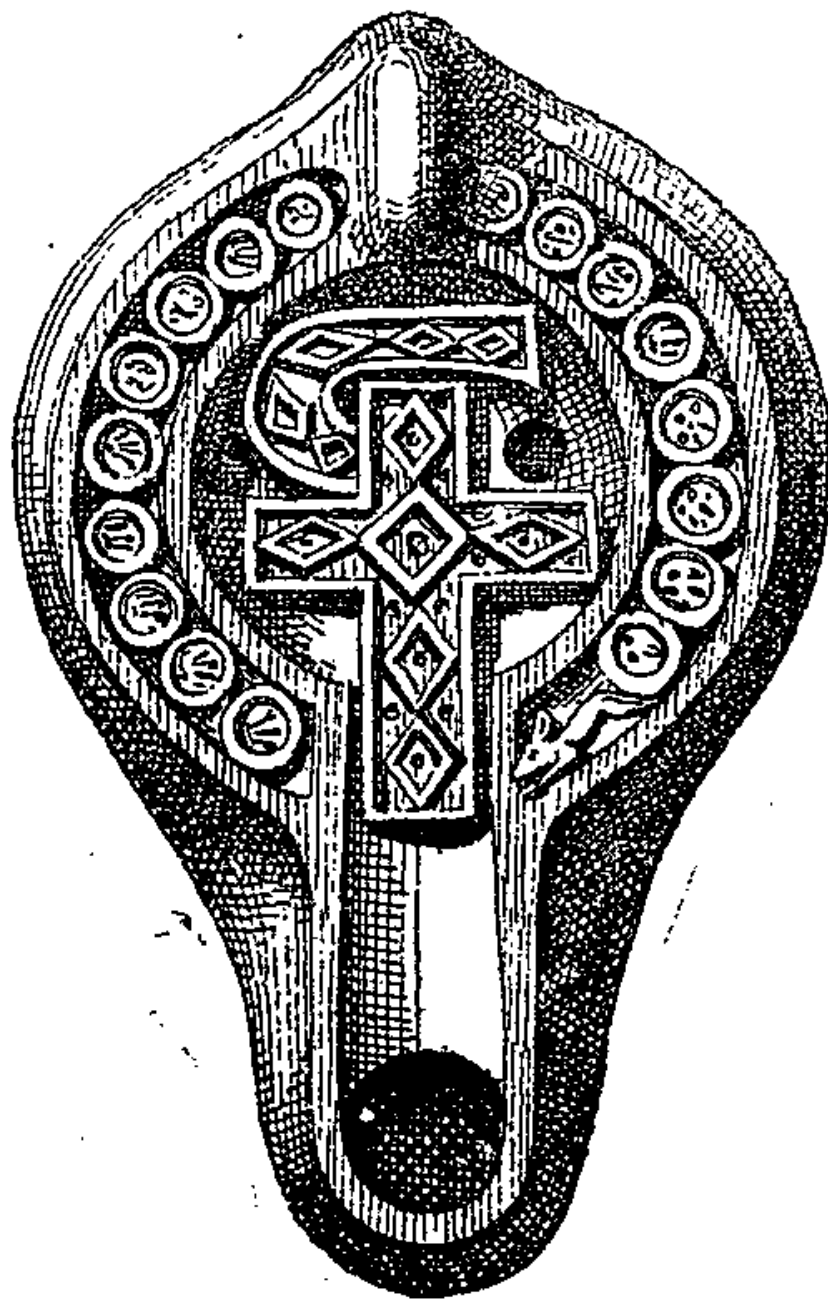
Sur plusieurs de nos marbres trouvés dans un antique cimetière chrétien de Carthage et sur un fond de poterie byzantine, la croix cruciforme est accostée de l'A et de l'Ω. Le sens de ces deux lettres sera donné plus loin.

XIX.

AUTRE MONOGRAMME CRUCIFORME



On doit sans doute attribuer à l'incurie du potier ces monogrammes rectilignes où la boucle du P grec est placée à gauche au lieu d'être à droite, de façon que la lettre grecque, au lieu d'avoir la forme de notre P majuscule, a celle de notre q minuscule. C'est ainsi que la croix monogrammatique est représentée sur une belle poterie byzantine et sur plusieurs des lampes de Carthage.

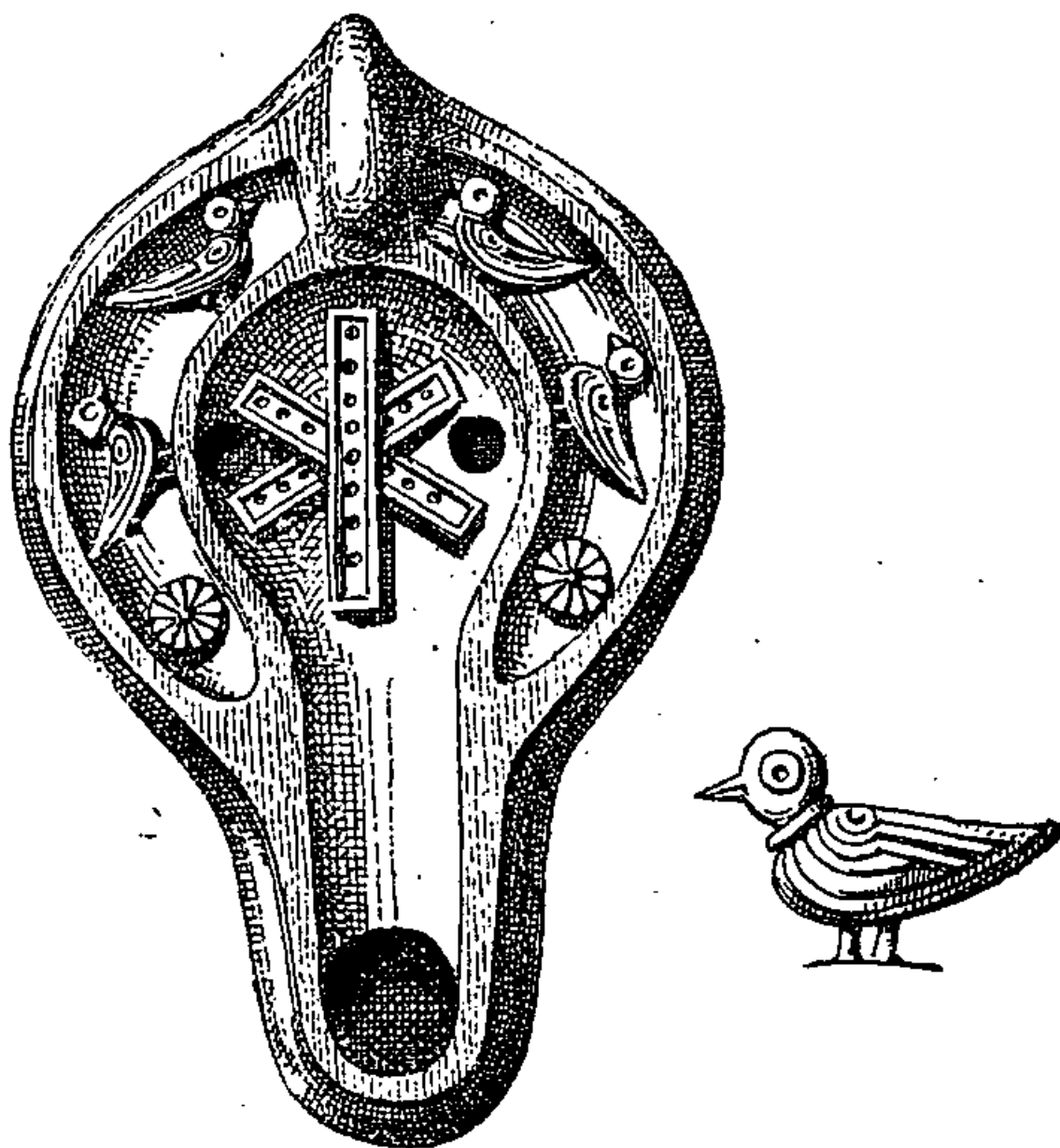


XX.

AUTRE MONOGRAMME



Outre le monogramme composé du X et du P, premières lettres du mot grec *Χριστος*, il en est un autre que l'on retrouve sur les monuments antiques et même sur l'une



de nos lampes carthagoises. Il est formé de la première lettre du mot *Ιησους* qui signifie Jésus et de la première lettre du mot *Χριστος* qui veut dire Christ.

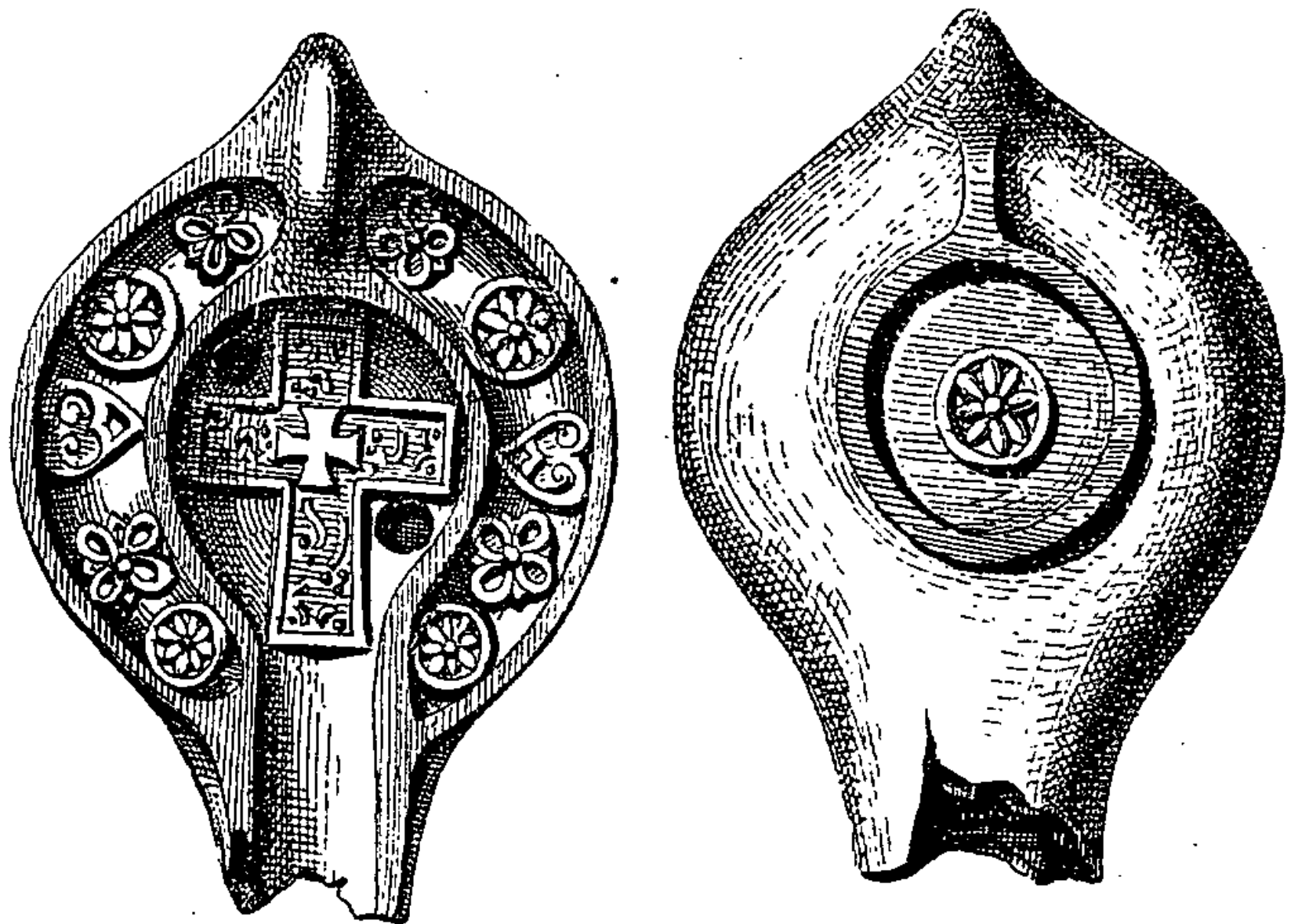
L'assemblage de ces deux lettres grecques, I et X, compose ce genre de monogramme.

Le chrisme, dans sa forme pure, ne paraît, d'une manière certaine, que sous Constantin; mais celui que nous étudions présentement a été reconnu sur une épitaphe que sa date consulaire place avant le règne de cet empereur. Les premiers chrétiens avaient donc déjà un monogramme pour symboliser sur leurs monuments le nom de Jésus-Christ. Ne semblerait-il pas, d'après cela, que notre lampe est de date antérieure aux précédentes? Le disque qui porte ce monogramme est orné de quatre colombes, emblème déjà plusieurs fois expliqué.

XXI.

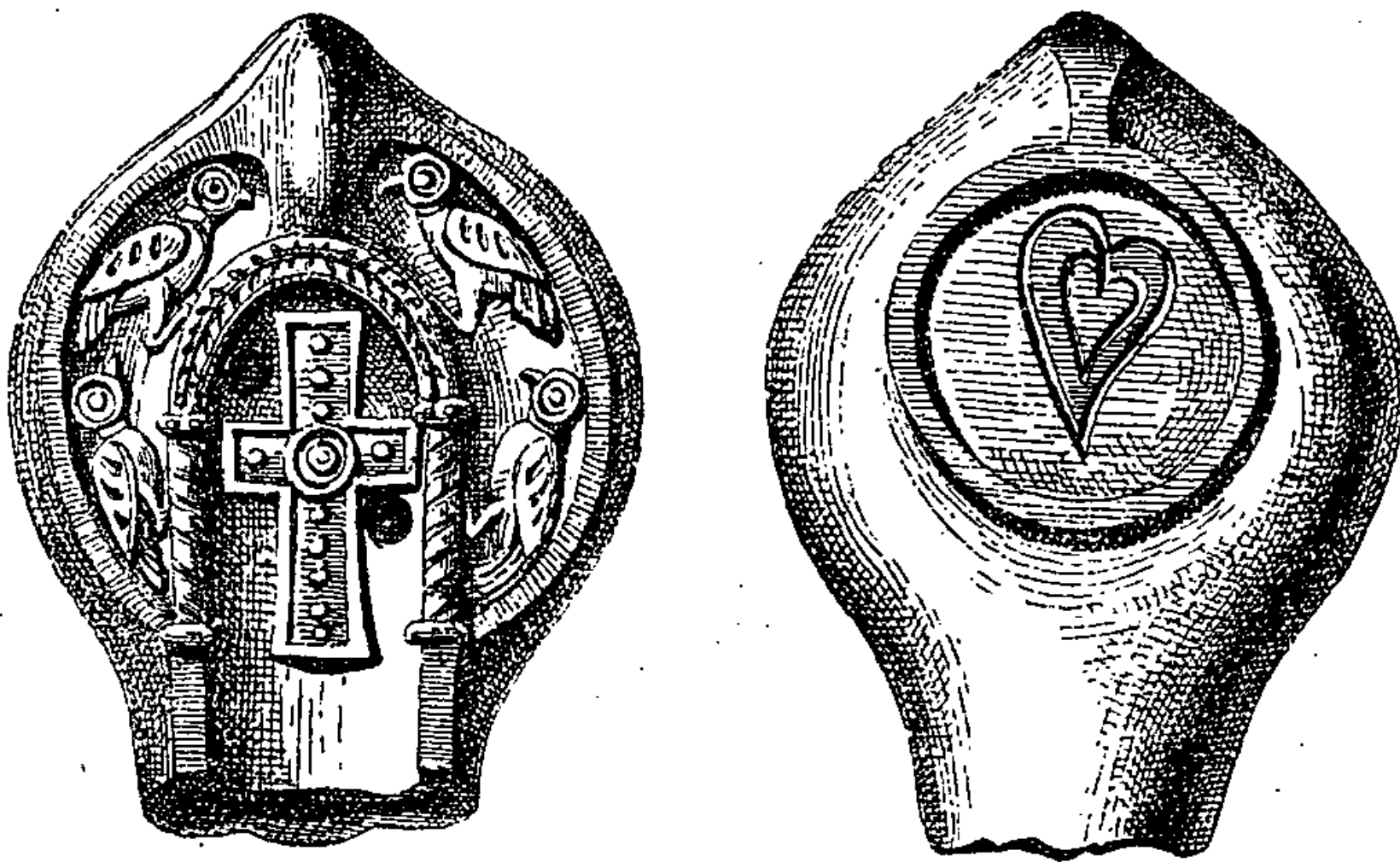
LA CROIX LATINE

Le chrisme, après avoir passé par ces différentes modifications, se trouve réduit à la forme de la croix simple, dès le début du ^v^e siècle. Le P disparaît et la croix latine



ou grecque se substitue aux monogrammes. Plusieurs de nos lampes portent ce signe auguste de notre salut. Sur l'une, elle occupe le disque et est entourée d'un cercle formé successivement de cœurs et de pointes de lance. Sur une autre, ce sont des fleurs et des cœurs qui alternent. Ici, la croix est accostée de deux cœurs; là, elle se dresse

dans un cercle formé de colombes. Ailleurs, la colombe surmonte la croix, pour symboliser la divine victime offerte pour le salut du monde. Enfin, elle apparaît ornée de médaillons, renfermant chacun la figure de l'Agneau.

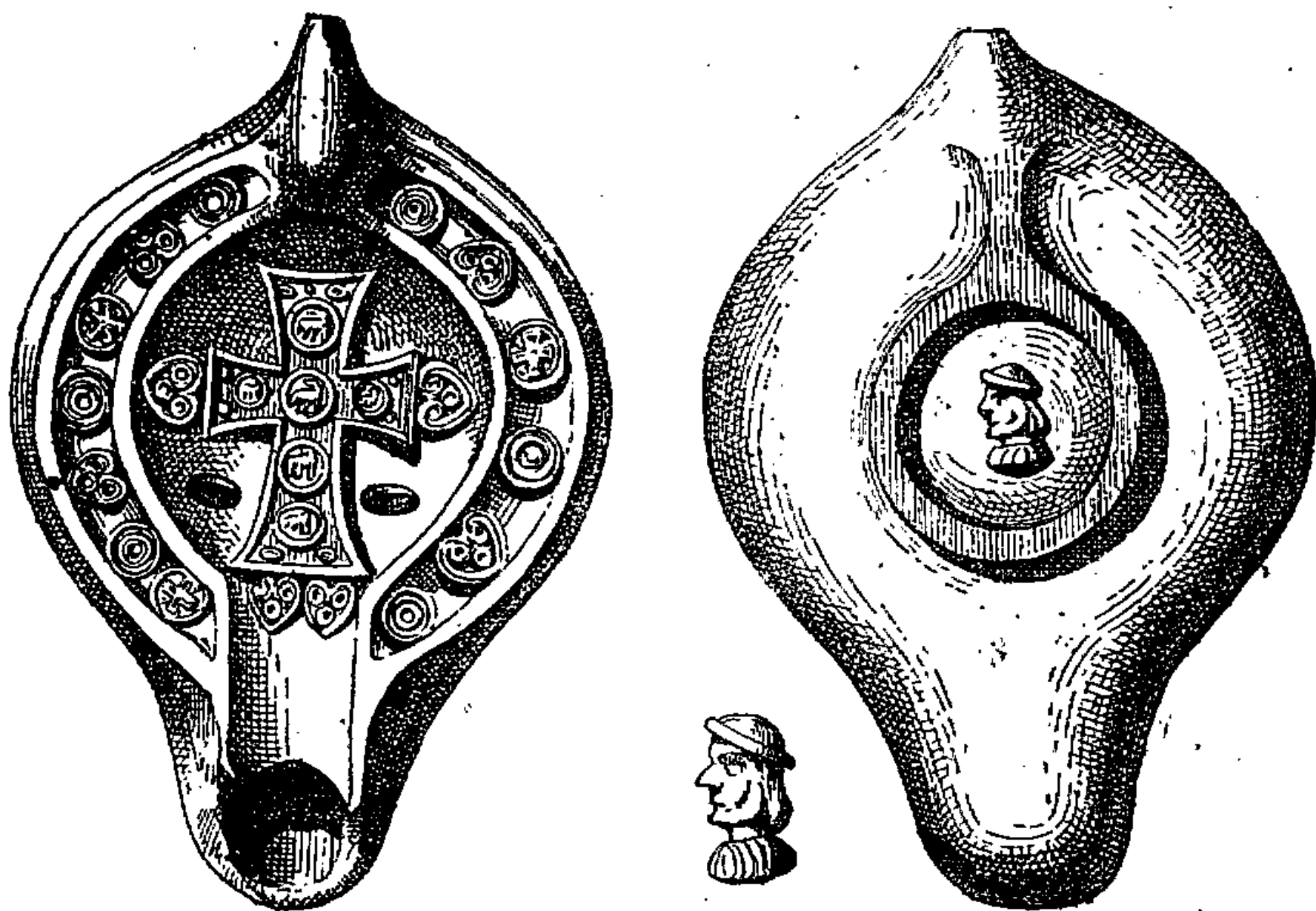


D'après le savant M. de Rossi, c'est l'Afrique, en particulier Carthage, qui commença à graver la croix pure sur ses monuments. On l'y a trouvée sur des marbres du ^{iv}^e siècle.

Mais ce n'est qu'au ^v^e siècle que la croix véritable se manifeste dans tout le reste de l'Eglise. D'ailleurs, la dévotion des chrétiens de Carthage et de l'Afrique nous est connue par le témoignage de Tertullien qui, dès le ⁱⁱⁱ^e siècle, disait que les fidèles faisaient le signe de la croix dans toutes les circonstances de la vie, même les moins importantes.

Quand saint Augustin décrit la croix de la Passion, c'est la forme latine qu'il lui donne.

Le culte des fidèles de Carthage pour la croix est bien exprimé sur deux lampes nouvellement retrouvées, où elle



se dresse sous une espèce de niche ou de portique, composée de deux colonnes avec chapiteau qui portent un cintre orné. Tout autour sont des oiseaux comme symboles.

Mais la plus belle croix que nous possédions sur nos lampes est, sans contredit, celle qui renferme plusieurs médaillons, dans lesquels est figuré l'Agneau. C'est ce genre de croix qui a précédé immédiatement l'apparition du crucifix, tel que nous le voyons aujourd'hui.

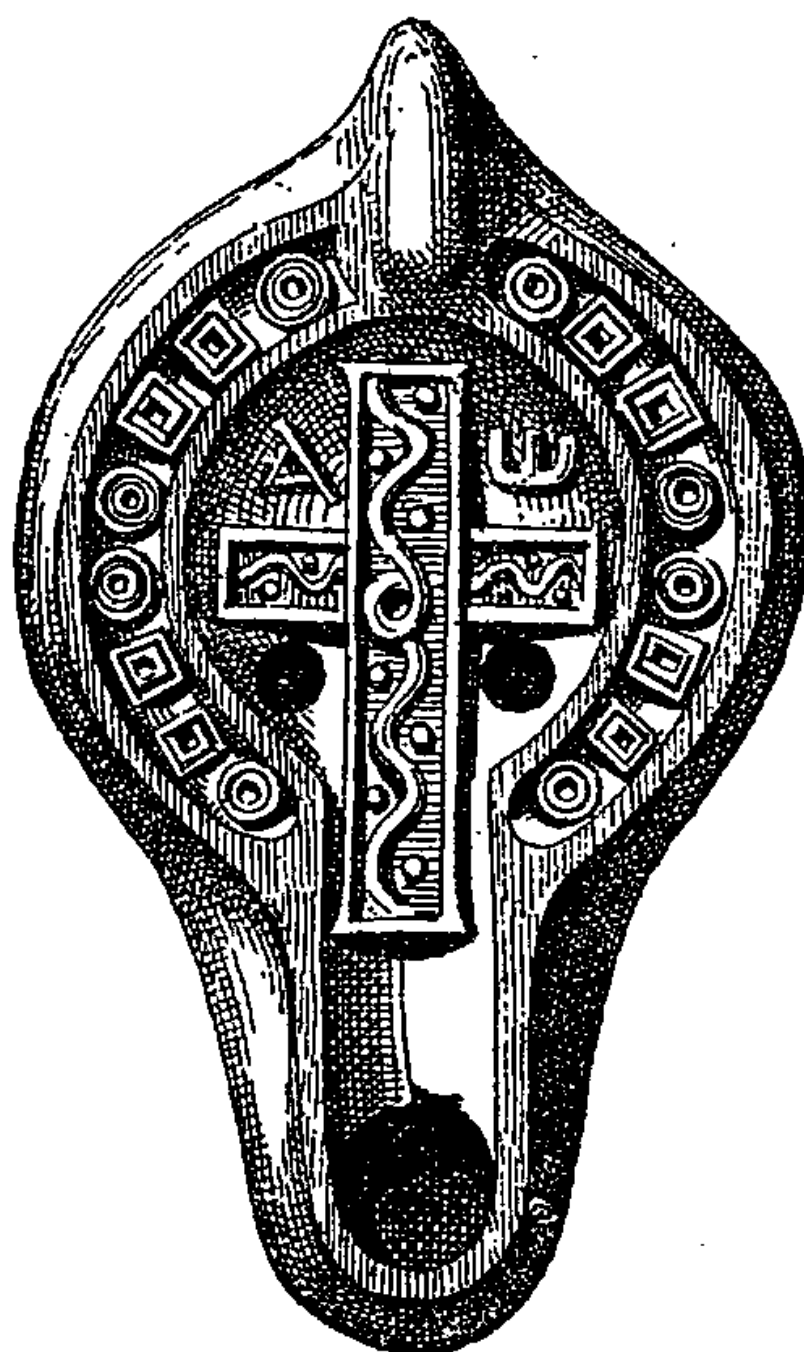
Jusque là (vi^e siècle), on n'avait point représenté Notre-Seigneur en personne attaché à la croix. On s'était contenté d'y placer l'Agneau, cet emblème caractéristique de la divine Victime de notre salut.

Cette croix à l'agneau est accostée de deux cœurs et supportée par deux autres. Parmi les ornements qui forment le disque, on voit encore le cœur plusieurs fois répété avec le monogramme constantinien. Cette lampe, comme finesse d'argile et comme délicatesse d'empreinte, est la mieux travaillée de toutes celles de notre collection. Au-dessous, la marque de fabrique représente une tête de profil, c'est, sans doute, le portrait du potier chrétien, fier de son œuvre.

XXII

LA CROIX ACCOSTÉE DE L' α ET DE L' ω

Nous trouvons, sur un fragment de lampe, une croix dont les bras horizontaux sont accompagnés des lettres grecques



α et ω . Ces signes, on le sait, expriment un acte de foi à la divinité et à l'éternité de Jésus-Christ. Ils sont tirés du texte de l'Apocalypse de saint Jean, où N.-S. dit : *Ego sum α et ω , primus et novissimus, principium et finis*. Je suis

α et ω , le premier et le dernier, le commencement et la fin.

Plusieurs Pères de l'Église, et en particulier Tertullien, ont donné l'explication de ces deux lettres mystiques. « L' α et ω accompagnant la croix, dit M. l'abbé Martigny, c'est le caractère le plus saillant des monuments de l'Afrique où l'on se préoccupait surtout de protester contre l'hérésie arienne, qui niait la divinité de Jésus-Christ. »

XXIII

DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS

Ce sujet, que l'on rencontre fréquemment dans les antiques fresques des catacombes, est moulé sur une lampe,



trouvée en juin 1879, au pied de la colline de Byrsa. Daniel est debout, les bras étendus dans l'attitude de la prière. Deux lions sont à ses pieds. Près du prophète, on voit deux personnages. L'un représente Habacuc qui offre un pain rond, et l'autre ressemble à un ange, qui, comme pour bénir, tend la main vers Daniel.

M. Leblant reconnaît dans cet ange, celui qui transporta de Judée à Babylone le prophète Habacuc, chargé de nourrir Daniel. (*Revue des Sociétés savantes*, octobre à décembre 1876, page 480.)

Le célèbre abbé de Solesmes voit, dans cette représentation, un type du martyr, sur lequel les chrétiens des premières générations étaient obligés de compter, comme sur le dénouement plus ou moins prochain de leur existence. Saint Pierre avait dit dans sa première épître : « Le Christ a souffert dans sa chair : armez-vous de cette pensée » (chap. IV. 1). Le martyr ou l'apostasie, telle était donc l'alternative qui pouvait s'offrir à eux d'un moment à l'autre. C'est pour cette raison que la représentation des trois enfants dans la fournaise et celle de Daniel dans la fosse aux lions furent si fréquentes dans les catacombes. Ces deux sujets ont déjà été rencontrés sur des lampes chrétiennes. Jusqu'à présent, parmi celles de Carthage, nous ne possédons que le dernier.

Mais laissons dom Guéranger développer sa pensée : « Le courage tranquille avec lequel le prophète Daniel affronta ces bêtes féroces devait accompagner le chrétien, lorsqu'il aurait à descendre dans l'amphithéâtre pour y être à son tour dévoré par les lions ; et si quelquefois, par exception, il plaisait à Dieu de donner la leçon aux païens, en contraignant ces animaux féroces à demeurer immobiles et respectueux aux pieds des athlètes de la foi, le chrétien ne devait pas compter sur le prodige, mais se tenir toujours

prêt à sentir la dent de ces animaux affamés s'enfoncer dans sa chair et dévorer ses membres. » (*Sainte Cécile*, p. 242).

L'intention du potier a donc été de rappeler aux chrétiens la pensée du martyr, ou encore, comme le croit l'abbé Martigny, l'assistance de Dieu apaisant en faveur de ses saints la fureur des lions.

Ce type de lampes, dit M. Leblant, ne peut être attribué à un temps antérieur à la fin du ^{ve} siècle, car le dessin s'écarte absolument du modèle adopté auparavant pour la représentation de Daniel entre les lions.

En admettant cette date, les épreuves pénibles que traversait l'Eglise d'Afrique, appelaient de nouveau ce sujet, comme aux siècles antérieurs, pour raviver dans l'esprit des fidèles la pensée du martyr. La persécution arienne poursuivait alors les chrétiens d'une haine satanique, et Victor de Vite nous a conservé le récit des atrocités auxquels se portaient parfois les Vandales.

Une lampe, sortie du même moule que la nôtre, a déjà été recueillie en Algérie, par M. Charbonneau, dans les ruines de l'antique Mascula, aujourd'hui Krenchela. Elle a été publiée dans la *Revue des Sociétés savantes*, en 1876.

XXIV

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Mais la lampe la mieux conservée et la plus intéressante que nous ayons recueillie est celle dont nous allons parler.



Le sujet qu'elle représente n'est plus un symbole, ce n'est plus le nom du Christ caché sous les emblèmes des différents monogrammes, ni même la croix pure et simple, soit latine, soit grecque, mais Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même debout, la tête nimbée, vêtu de la tunique,

foulant aux pieds le serpent infernal et l'écrasant du bout d'une longue lance surmontée d'une croix.

Une lampe presque semblable a été trouvée en 1866, à Rome, dans les ruines du palais des Césars *.

Nous ne pouvions mieux terminer cette étude que par un sujet aussi remarquable et aussi chrétien. C'est la victoire du Christ sur le démon.

* Une lampe du même modèle a été découverte dans le diocèse de Constantine. M. Hérion de Villefosse l'a publiée dans sa brochure : *Lampes chrétiennes inédites*, imprimée en 1876.

CONCLUSION

Le grand nombre de lampes chrétiennes que nous avons recueillies à Carthage, prouve combien les fidèles des premiers siècles aimaient à reproduire et à répandre les symboles de leur foi en Notre-Seigneur.

La métropole de l'Eglise d'Afrique, illustre par ses pontifes et ses nombreux martyrs, non moins que par ses glorieux conciles, voit enfin, après douze siècles de mort, la croix reparaître sur ses ruines amoncelées. La même Victime sainte, qui jadis s'immolait chaque jour sur les autels des vingt-deux basiliques de Carthage, revient, après tant de siècles, résider sur cette terre des Perpétue, des Félicité, des Cyprien, des Monique, des Augustin, des saint Louis. Les voûtes de la chapelle, bâtie en l'honneur du plus grand et du plus saint des Rois de France, retentissent du même *Credo* que chantaient les chrétiens de l'Afrique du Nord.

C'est un fidèle écho des premiers siècles de l'Eglise. La Croix, longtemps cachée sous les décombres, brille et plane de nouveau au-dessus de ce sol, si plein de souvenirs ca-

tholiques. C'est le triomphe du Christ, tel qu'il se trouve représenté sur la plus précieuse de nos lampes, belle expression de ce chant liturgique qui ne vieillit jamais: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

FIN.

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION.	I
I. Le poisson	1
II. Le lion et le tigre	5
III. Le cerf.	8
IV. Le cheval.	12
V. Le lièvre.	14
VI. L'agneau	15
VII. L'agneau et la feuille de vigne.	18
VIII. Le cèdre	20
IX. Le palmier	22
X. La colombe	25
XI. Le coq.	29
XII. Le paon	31
XIII. Le phénix.	33
XIV. L'aigle	36
XV. Le chandelier mosaïque	38
XVI. Le vase	41
XVII. Le monogramme du Christ	43
XVIII. Le monogramme cruciforme	46
XIX. Autre monogramme cruciforme	49
XX. Autre monogramme.	50
XXI. La croix latine.	52
XXII. La croix accostée de l' α et de l' ω	56
XXIII. Daniel dans la fosse aux lions	58
XXIV. Notre-Seigneur Jésus-Christ	61
Conclusion	63

LYON. — IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND, RUE STELLA, 3.
